

R. L. STINE

Chair de poule®

**L'INVASION DES
EXTRATERRESTRES**

I



PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chair de poule.[®]

L'INVASION DES EXTRATERRESTRES

I

R. L. STINE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR MARIE-HÉLÈNE DELVAL

PASSION DE LIRE



BAYARD POCHE

Je me dis souvent que ma sœur doit être une extra-terrestre tombée d'une autre planète.

Elle ressemble pourtant à une petite fille ordinaire, un peu maigrichonne, avec des boucles blondes et des grands yeux bruns, comme les miens. Elle s'appelle Alice et elle a sept ans. Mais comment une petite terrienne normale pourrait-elle être aussi pénible ? Alice prétend toujours faire mieux que moi, même si j'ai cinq ans de plus qu'elle ! En toute chose elle veut être la plus ceci, la plus cela... Ça me rend dingue.

Aujourd'hui, par exemple. On regardait la télé en partageant un sachet de chips.

- Eh, Alice, lui dis-je, regarde cette chip comme elle est grande !
- Ben moi, répliqua-t-elle, je viens d'en manger une deux fois plus grande !

Je soupirai, puis j'ajoutai :

- Je l'ai déjà vu, ce dessin animé.

- Moi, je l'ai déjà vu trois fois !

Et c'est tout le temps comme ça.

On changea de chaîne et on commença à regarder une émission sur les bêtes sauvages, intitulée « Griffes et crocs », car Alice aime par-dessus tout voir les animaux se dévorer entre eux.

Au moment précis où un tigre se jetait sur une pauvre petite gazelle, la diffusion fut interrompue et une annonce s'inscrivit sur l'écran :

BULLETIN SPÉCIAL D'INFORMATION

- Oh non ! protesta Alice. Juste au meilleur moment !

- Chut ! dis-je en posant ma main sur sa bouche.

Les bulletins spéciaux, ça m'intéresse toujours.

Une femme au visage grave apparut et annonça :

« La N A S A nous signale qu'un objet non identifié vient de rejoindre l'orbite terrestre. »

- C'est ton vaisseau spatial, Alice, la taquinai-je en lui envoyant un coup de coude. On vient te chercher !

- C'est toi qu'on vient chercher, le martien !

- Ne m'appelle pas comme ça ! grognai-je.

J'ai horreur de ce surnom. Mes copains aussi m'appellent le martien quand ils veulent me faire enrager. J'ai tout de même le droit de me passionner pour la recherche spatiale et les OVNI, non ?

Sur l'écran, la présentatrice continuait :

« Selon les observateurs, ce pourrait être une comète ou une météorite. Toutefois, les spécialistes de la N A S A s'étonnent que cet objet, d'une taille impres-

sionnante, n'ait pas brûlé en pénétrant dans l'atmosphère. »

- Génial ! m'écriai-je. Je voudrais bien voir une vraie météorite !

- Moi, fit Alice d'un petit ton supérieur, j'en ai déjà vu deux, des météorites.

Quand je dis que ma sœur est pénible ! Je lui jetai un coussin à la figure :

- Ça suffit ! Arrête de raconter n'importe quoi ! Avec une lueur moqueuse dans les yeux, elle me lança :

- D'accord, le martien !

Je me levai du canapé avec un grognement d'exaspération et je sortis de la pièce. Derrière moi, le tigre était revenu sur l'écran et finissait d'égorger la gazelle, mais ça ne m'intéressait plus.

- Où tu vas, Jack ? s'étonna Alice.

- Espionner M. Fleshman.

- Encore ?

Je secouai la tête :

- Oui, il se passe des choses bizarres chez lui.

M. Fleshman s'était installé dans la maison d'à côté il y a deux ou trois mois. C'est un grand type bronzé. Ses cheveux blancs coupés très court ont des reflets argentés et ses yeux gris luisent d'un drôle d'éclat. Il est toujours habillé en noir - chemise noire, pantalon noir. Et il conduit une petite voiture noire. En vérité, on ne le voit pas très souvent au volant. Il reste enfermé chez lui les trois quarts du temps.

M. Fleshman n'est pas un voisin très aimable. Il ne

salue jamais personne. Je ne crois pas qu'il ait jamais parlé à papa ou à maman.

Une nuit, il y a de cela quelques semaines, j'étais à la fenêtre de ma chambre, occupé à observer les étoiles avec mes jumelles. J'aime beaucoup regarder le ciel, essayer de repérer les satellites.

En baissant mes jumelles, je vis distinctement ce qui se passait derrière les fenêtres de M. Fleshman, celles qui donnent sur la cour. Je faillis tomber à la renverse ! Je venais d'apercevoir une... une espèce de créature !

Ça n'avait duré que le temps d'un battement de cil. Mais je l'avais vue !

Ça se tenait sur deux jambes, c'était gros comme un ours et avait un œil, un seul, au milieu d'une affreuse face grise et molle. Je n'aurais pas su dire si c'était un humain ou un animal. En tout cas, *c'était vivant !*

Enfin, je crois. Je n'avais pas eu le temps de bien voir.

Depuis cette nuit-là, je ne cesse d'espionner M. Fleshman.

- Tu as revu la créature ? demanda Alice.
- Non. Mais aujourd'hui, peut-être...
- Moi, m'interrompt-elle, j'en ai vu quatre, des créatures !

Je lui fis une grimace sans répondre et je montai dans ma chambre chercher mes jumelles.

Une vieille clôture de bois sépare nos deux jardins.

Sa peinture blanche s'écaille et des planches manquent par endroits. J'aime beaucoup m'embusquer dans une des ouvertures pour guetter M. Fleshman derrière ses fenêtres.

Je sortis dans la lumière un peu brumeuse de l'après-midi. Derrière les massifs de fleurs plantés par maman, les branches de notre citronnier ployaient sous le poids des fruits. À la télé, ils avaient dit que cet été, on avait battu des records de chaleur à Los Angeles. Le temps de traverser la pelouse, j'étais déjà en sueur. Papa et maman avaient bien loué une petite maison près de la plage de Malibu, mais tous deux avaient été tellement pris par leur travail, cet été, qu'on y était allés une seule fois.

Je me dirigeai vers le trou de la clôture pour observer les fenêtres de la cuisine. Qu'est-ce qui remuait derrière les rideaux blancs ? Était-ce la créature ?

Je levais mes jumelles quand mon regard fut attiré par quelque chose d'autre. Quelque chose qui traversait le ciel.

Quelque chose de rond, d'éblouissant.

Quelque chose qui tombait droit sur moi.

La météorite ? Oh non ! Pas le temps de me lever, pas le temps de courir...

Lâchant mes jumelles, je me cachai le visage en poussant un cri de terreur.

Tout de suite après, je reçus un violent coup sur le crâne...

La chose rebondit contre la barrière et roula dans le jardin de M. Fleshman.

Je me relevai, à moitié assommé, frottant ma tête douloureuse.

Le ballon venait de s'arrêter devant le perron.

Le ballon ?

Eh oui ! Ce n'était pas une météorite. Ce n'était pas un morceau de matière inconnue venu des profondeurs de l'espace. C'était un ballon doré, en caoutchouc dur, à peu près de la taille d'un ballon de foot. Les mains crispées sur la clôture, j'attendis les rires. Je savais que j'allais les entendre.

Et je les entendis.

Je me retournai et je vis deux garçons et deux filles qui se tenaient les côtes, ravis de leur petite blague. Margot Wiener habite de l'autre côté de la rue, et Léa James deux maisons plus loin. Derek Lee et Henri Glover vivent à Westwood, mais ils sont aussi dans ma classe.

Je grommelai :

- C'est pas drôle !
- Oh si, et comment ! s'esclaffa Derek.
- Qu'est-ce que tu fais, caché dans ce trou ? demanda Margot.

Margot est la plus jolie fille du collège. Elle a de longs cheveux noirs et soyeux, des yeux bleus et une petite moue adorable. Elle est mannequin et joue parfois dans des pubs. Léa, une petite rousse aux joues piquées de taches de son, est sa meilleure amie. Je jetai un regard inquiet par-dessus la clôture en posant un doigt sur mes lèvres :

- Chut ! Il y a un truc bizarre dans cette maison !

Henri répliqua, moqueur :

- C'est toi, le truc bizarre !

Les trois autres pouffèrent.

- Je suis sérieux ! criai-je. J'ai vu... une créature, derrière la fenêtre.

- Une sorte de chien ? demanda Margot.

- Non, non. Pas une bête. Une créature étrange, avec un crâne plat, une peau grisâtre et un nez en forme de museau...

- Hé hé, rigola Henri. Il a regardé à ta fenêtre, Margot !

D'une poussée, Margot envoya Henri valdinguer contre la barrière :

- C'est toi qui as un nez en forme de museau !

Cette réplique lui cloua le bec. Henri fait un gros complexe à cause de son nez.

Henri et Derek sont tous les deux grands et athlé-

tiques. Ils font partie de l'équipe de foot du collège, et aussi de l'équipe de natation. Henri a une drôle de tête, il faut bien le dire, avec ses sourcils épais, son nez trop long et son appareil dentaire.

Derek a un large visage rond où brillent des petits yeux moqueurs. On se demande toujours quelle blague il va encore inventer. Je les aime bien tous les deux. Mais, quelquefois, ils m'en font voir de toutes les couleurs !

- Pourquoi vous ne me croyez pas ? protestai-je sans quitter du regard les fenêtres de M. Fleshman. J'avais la désagréable impression qu'on m'observait de derrière les carreaux.

- On ne te croit pas, parce que c'est toi qui le dis ! déclara Margot en haussant les épaules, comme si c'était évident.

- Tu racontes toujours n'importe quoi ! renchérit Léa.

- Comment ça, n'importe quoi ?

- Tu prétends toujours avoir vu des choses impossibles !

- Ah oui ? Quoi, par exemple ?

- Eh bien, dit Derek, tu te souviens de M. Porter, le remplaçant du prof de français ? Tu as raconté à tout le collège qu'il se transformait en loup-garou. Tout ça parce qu'il se laissait pousser la barbe !

Mes quatre copains éclatèrent de rire, et je fus obligé d'admettre :

- D'accord, là, je m'étais trompé.

- Et la soucoupe volante ? enchaîna Margot. Tu oublies la soucoupe volante !

- Ah non, protestai-je en levant la main. Ce coup-là...

Mais elle ne me laissa pas continuer :

- Tu montrais à tout le monde ce Polaroid où, d'après toi, l'on voyait une soucoupe volante. Et c'était le lampadaire de la rue, à moitié caché derrière les feuilles d'un arbre !

Henri m'envoya une grande tape dans le dos :

- On ne te changera pas, le martien !

Je ris avec eux. Je devais admettre que c'était assez drôle. Puis j'insistai :

- Seulement, cette fois, c'est différent. Je l'ai vu ! Il y a vraiment une créature bizarre dans cette maison. Je repris mes jumelles et je me tournai vers les fenêtres de M. Fleshman.

Et, là, je vis deux yeux qui me fixaient !

- La voilà, la créature ! Regardez ! Derrière la fenêtre, là ! Vous la voyez ?

Mes copains s'approchèrent de la clôture. Leurs yeux s'écarquillèrent, leur bouche s'ouvrit sur un cri muet. Puis Margot bégaya :

- Oh non ! Oh non...



Alors je compris ce qui leur faisait un pareil effet. M. Fleshman, tout vêtu de noir, se tenait sous son porche, les mains sur les hanches. Et il nous fixait d'un regard furibond.

Il ne dit pas un mot. Sans nous quitter des yeux, il ramassa le gros ballon doré, puis se redressa en le faisant passer d'une main dans l'autre, l'air menaçant.

- Moi, murmura Henri, je me tire.

- Non, dis-je, attends...

Mais mes quatre copains avaient déjà pris leurs jambes à leur cou et disparaissaient au coin de la rue, derrière la maison de Margot.

Je me retournai lentement vers notre voisin. Il me fixait toujours de ses froids yeux gris au reflet métallique, continuant de faire passer le ballon d'une main dans l'autre.

Slap... slap... slap...

Le soir, au dîner, je racontai à mes parents l'histoire du ballon.

- Si vous aviez vu son regard méchant ! dis-je en essayant de l'imiter.

Papa et maman éclatèrent de rire. Alice m'imita en train d'imiter M. Fleshman. Ça les fit rire encore plus.

- C'est pas drôle, grognai-je. J'ai vraiment eu peur...

- M. Fleshman n'est pas très sociable, commenta maman. Il ne doit pas apprécier qu'on envoie des ballons dans son jardin.

- Qu'est-ce que tu faisais par là, d'ailleurs ? demanda papa.

- Eh bien, je...

Devais-je leur dire la vérité ? J'hésitais. Ils me reprochent tout le temps d'effrayer ma sœur avec mes histoires...

Mais, cette fois, c'était trop grave. Je pris une grande inspiration et je lâchai :

- Je surveillais sa maison. L'autre jour, j'ai aperçu un sorte de... de monstre, derrière la fenêtre.

Maman leva la main :

- Jack, s'il te plaît, ne recommence pas !

- Mais c'est vrai ! Je n'ai pas eu le temps de bien voir, mais c'était un... un...

- Moi aussi, je l'ai vu, le monstre ! piailla Alice. J'en ai vu deux, même !

Furieux, je lançai :

- Toi, tu n'as rien vu du tout, espèce de petite peruche !

- Veux-tu parler gentiment à ta sœur ! protesta maman.

Papa se tourna vers Alice :

- Les histoires de ton frère sont déjà assez stupides comme ça sans que tu en rajoutes. Alors tais-toi un peu.

- Mais... mais... mais..., bégayai-je.

Une fois de plus, personne ne me croyait. Et tout ça à cause d'Alice !

- Passe-moi la salade, dit papa.

Je criai :

- Je vous assure ! J'ai vu une sorte de créature...

- C'est ça. Passe-moi la salade.

Quand papa répète une phrase comme «passe-moi la salade », ça veut dire en clair : « changeons de sujet».

Je lui tendis le saladier en bougonnant. Mes parents ont des idées très arrêtées sur la diététique, et on mange d'énormes quantités de salade.

- Qu'est-ce qu'il fait, au fait, ce M. Fleshman ? demanda maman.

- Aucune idée, répondit papa en se servant largement de laitue. Il n'est pas très aimable. Je n'ai parlé avec lui qu'une seule fois. Un type un peu bizarre...

- Un peu bizarre ? m'écriai-je. Tu veux dire complètement jeté, oui !

- C'est sans doute un grand timide, déclara papa.

- Et toi, dit maman en me pinçant le bras, cesse de l'espionner. C'est impoli et indiscret. On est d'accord ?

J'acquiesçai de la tête pour avoir la paix. Mais j'étais bien décidé à découvrir la vérité sur notre voisin et sa hideuse créature.

Après le dîner, papa et maman allèrent au cinéma.

Ma sœur partit dormir chez une copine. Je montai dans ma chambre dans l'intention de commencer un des livres de notre liste des lectures d'été. Mais je ne pensais qu'au monstre.

Pour en avoir le cœur net, je ne voyais qu'une solution : m'introduire dans la maison du voisin.

Mais comment ? L'idée jaillit aussitôt : je n'avais qu'à aller lui réclamer le ballon perdu !

Parfait !

Je dégringolai les escaliers, je traversai le jardin, me glissai à travers le trou de la clôture et je marchai vers le porche arrière de la maison de M. Fleshman. La lumière était allumée dans la cuisine. Il était donc là.

Je toussotai. Lentement, je levai la main et frappai. Pas de réponse. « Il est peut-être dans une des pièces de devant, me dis-je, et il ne m'entend pas. »

Je cherchai une sonnette, mais il n'y en a pas sur une porte de derrière.

Je frappai plus fort.

C'est alors que j'entendis une sorte de hurlement étouffé.

Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Un chien ? Non. M. Fleshman n'avait pas de chien.

Un autre hurlement me fit sursauter. Je pressai le

visage contre le carreau de la porte, essayant de voir à l'intérieur.

Personne dans la cuisine. Au fond de la pièce, je distinguai une porte ouverte sur un long couloir.

Soudain, j'entendis un choc sourd, suivi d'un grognement, et je vis M. Fleshman sortir du corridor en titubant. Il agitait les bras, il criait. On aurait dit qu'il se battait.

Contre QUOI ?

À cet instant, une silhouette hideuse jaillit de l'ombre, derrière lui, et le saisit à la gorge.

La créature !

Je laissai échapper un gémissement de terreur.

Quelle horreur ! Cette chair flasque et grisâtre ! Cet œil unique au-dessus d'une sorte de mufle !

Était-ce un animal ? Était-ce... un humain ?

Ça se tenait sur deux jambes. Mais cette tête, cette tête...

L'affreux mufle s'est ouvert sur deux rangées de crocs luisants. La créature poussa un autre grognement et secoua M. Fleshman. Notre voisin heurta violemment le mur et glissa à terre.

Le monstre se penchait sur lui, grognant, bavant.

- Monsieur Fleshman ! criai-je sans réfléchir. Relevez-vous ! Vite !

Il se redressa péniblement, les jambes flageolantes. Il ceintura le monstre, le repoussa de toutes ses forces vers le couloir et disparut dans l'ombre.

Je tremblais comme une feuille.

- Qu'est-ce que je peux faire... ? balbutiai-je d'une toute petite voix.

Je regardai à nouveau dans la maison. Je ne voyais plus personne, je n'entendais plus un bruit.

Je ne pouvais tout de même pas laisser ce pauvre homme sans secours ! Mais qui appeler à l'aide ? Papa et maman n'étaient pas là, et, de toute façon, ils ne me croiraient pas...

La police !

- Je vais appeler la police, décidai-je.

Je fis quelques pas dans le jardin. Un rectangle de lumière venant de la fenêtre éclairait l'allée. J'essuyai la sueur qui ruisselait sur mon front. Puis je courus jusqu'à la clôture, me glissai par le trou, traversai notre jardin.

« Appeler la police ! Il faut appeler la police ! »

Je me jetai sur le téléphone de l'entrée. Mais au moment où j'allais décrocher, la sonnerie se déclencha.

Je sursautai.

- Allô ? fis-je en appuyant d'une main tremblante le récepteur contre mon oreille.

J'entendis une voix basse et rauque, menaçante.

- Jack, disait-elle, Jack, je suis un monstre ! Je sais que tu m'as vu. Tu en sais trop, maintenant. Je n'ai plus le choix. Je suis obligé de te tuer !

- Hein ?

Le récepteur m'échappa des mains et se balança un instant à l'extrémité du fil.

Je le repris et, le serrant à le broyer, je balbutiai :

- Qui... qui êtes-vous ?

Silence.

La créature ! Est-ce qu'elle parlait ?

Je perçus une respiration, puis un rire. Je rugis :

- Qui est à l'appareil ?

- Tu as eu peur, hein ?

- Derek ? C'est toi ?

Il rit à nouveau, puis déclara :

- Attends-moi, j'arrive. Je suis de l'autre côté de la rue.

Affolé, je criai :

- Raccroche, Derek ! Ce n'est pas le moment de plaisanter, je t'assure !

J'entendis la voix de Margot, qui ajouta :

- On t'a bien eu, pas vrai ?

- Arrêtez ! les suppliai-je. Je vous jure qu'il y a de quoi avoir peur pour de vrai ! Margot, s'il te plaît, est-ce que tu peux...

Derek m'interrompit :

- Léa est avec nous, et Henri aussi.

- Alors, s'il vous plaît, venez vite ! J'ai peur ! J'ai vraiment peur ! Je suis tout seul à la maison. Il faut que vous m'aidiez !

- T'aider à faire quoi ?

- J'ai vu le monstre ! Je l'ai vu attaquer M. Fleshman ! Et je crois... je crois qu'il l'a tué !

Un grand éclat de rire retentit au bout du fil.

- Trouve mieux, Jack ! rigola Henri.

- Tu nous prends pour des gogols ? renchérit Derek. Je suppliai :

- Il faut me croire ! Ce n'est pas une blague ! Je l'ai vraiment vu ! C'était... c'était horrible !

- Ouh ! j'ai peur ! J'ai trop peur ! glapit Henri.

- Raccrochez ! Si vous ne voulez rien faire pour m'aider, alors libérez la ligne ! Je dois appeler la police !

- D'accord, dit Derek. Surtout fais bien le numéro spécial « alerte au monstre » !

Je raccrochai avec rage. Ils ne comprenaient donc pas que c'était un cas d'urgence ? Ils étaient trop stupides !

Je tapai le numéro de la police d'une main tremblante.

La sonnerie retentit.

Qu'allais-je leur dire ? Si je déclarais avoir vu un

monstre dans la maison d'à côté, ils ne me croiraient pas. « Non, je dirai seulement que j'avais été témoin d'une agression, décidai-je. Je ne parlerai pas du monstre. »

Ça ne répondait toujours pas. À cet instant, j'entendis la sonnette de l'entrée. Qui ça pouvait bien être ? Mes copains ? Avaient-ils changé d'avis ? Venaient-ils m'aider ?

Une nouvelle sonnerie.

- Voilà ! criai-je.

Je raccrochai le téléphone et courus vers la porte. Mais, au moment où j'allais l'ouvrir, un mauvais pressentiment me retint.

« N'ouvre pas, me dis-je. N'ouvre pas à... n'importe quoi... ! »

D'une toute petite voix, je demandai :

- Qui est là ?

Pas de réponse.

- Qui est là ?

J'appuyai mon oreille contre le chambranle. Rien, pas un bruit.

J'allai regarder par la fenêtre de la cuisine. Et je vis une haute silhouette qui attendait, immobile, dans le noir.

M. Fleshman !



Stupéfait, je vis notre voisin lever le doigt et appuyer à nouveau sur la sonnette.

Il allait bien ! Il avait eu le dessus dans la bagarre avec la créature !

Mais que faisait-il devant notre porte ? Que voulait-il ?

Le tintement aigret de la sonnette me fit revenir à la réalité. Je retournai dans l'entrée, mis la chaîne de sécurité, et j'entrouvris la porte.

- Qui est là ? répétais-je bêtement.

- C'est votre voisin, M. Fleshman.

Je lui trouvai une drôle de voix rauque, un peu essoufflée.

- Mes... mes parents sont sortis, bégayais-je.

- Ça ne fait rien. C'est toi que je voulais voir.

- À quel sujet ? dis-je en vérifiant la chaîne de sécurité.

Par l'entrebâillement de la porte, je voyais la chevelure argentée de M. Fleshman qui brillait au clair

de lune. Son visage était impassible. Un peu pâle, peut-être... En tout cas, il n'avait pas la tête de quelqu'un qui vient de se bagarrer avec un monstre !

- Je t'ai rapporté ton ballon, reprit-il d'une voix douce.

— Ah ! Euh... merci !

J'aurais voulu lui demander de le poser là et de s'en aller. Mais je savais que je ne pouvais pas dire ça. Il me tendait le ballon. Je n'avais pas le choix.

Je décrochai la chaîne et j'ouvris la porte.

- Merci, répétais-je en prenant le ballon.

Je n'avais qu'une envie, c'était de refermer cette porte. Je voulais qu'il s'en aille !

Mais il restait là, immobile, ses cheveux argentés luisant comme une auréole. Il me regardait intensément de ses petits yeux gris.

- Je sais que toi et tes copains, vous jouez à m'espionner, reprit-il d'une voix lente et douce.

- C'est que..., commençai-je, affreusement mal à l'aise.

- Je veux que vous cessiez ce petit jeu. C'est bien compris, Jack ?

- Je... je...

Je ne savais vraiment pas quoi dire. Soudain, je lâchai :

- J'ai vu... quelqu'un... chez vous !

- Peu importe ce que tu as vu, me coupa-t-il sèchement. Mon travail est top secret. Que je ne te reprenne pas à m'espionner !

- Top secret ?

Il ne répondit pas, se contentant de me fixer d'un œil froid.

Ce regard me fit frissonner. Nous restâmes un instant comme ça, sans dire un mot.

- C'est bien compris, Jack ? murmura-t-il.

Je hochai la tête.

- Parfait, fit-il. Alors tout ira bien entre nous. Plus de problème.

Il se pencha, approchant son visage du mien :

- Et tu désires éviter les problèmes, n'est-ce pas, Jack ?

Ma parole, c'était une menace !

Frissonnant à nouveau, je soufflai :

- Oui, monsieur. Il n'y aura plus de problème.

Il secoua la tête d'un air satisfait, se détourna et traversa la pelouse à grands pas en direction de sa maison.

Je claquai la porte et fermai tous les verrous. Puis je me laissai tomber sur la première marche de l'escalier. Mon cœur battait à grands coups. J'essuyai mes mains, toutes moites, sur mon jean.

Maintenant, je n'avais plus le choix. Je *devais* découvrir le secret de M. Fleshman ! Il se passait des choses étranges chez lui, des choses qu'il voulait cacher.

Si seulement mes parents étaient là !

Quoique... Ils ne me croiraient pas. Alors, pas la peine de les mettre au courant.

D'ailleurs, même si je leur parlais, ils prendraient sûrement le parti de M. Fleshman. Ils me forceraient

à aller m'excuser. Et ils me puniraient de m'être occupé de ce qui ne me regardait pas. Les parents sont comme ça.

Notre voisin cachait chez lui une espèce de monstre, un être horrible. Et j'étais le seul à le savoir. Cette idée me donnait la chair de poule.

J'étais le seul à savoir...

Non, papa et maman ne me croiraient jamais. Sauf si...

Sauf si je leur montrais une preuve !

Je sautai sur mes pieds. Une preuve ! Évidemment !

Si je pouvais leur fournir une preuve, ils seraient bien obligés de m'écouter !

Je me sentis mieux aussitôt. J'avais pris une décision. Une grande décision.

Je savais ce qu'il me restait à faire.

Oui, j'étais décidé. J'attendrais que M. Fleshman fût sorti, je m'introduirais chez lui et j'en aurais le cœur net.

Le lendemain, après le déjeuner, je m'installai dans notre jardin avec mes jumelles. Le ciel était parfaitement bleu. C'était la journée idéale pour espionner un voisin, ou pour guetter l'approche d'une météorite.

Ça m'étonnait de n'avoir encore rien repéré dans le ciel. À la télé, ils disaient que cet objet volant non identifié était si gros et si brillant qu'il était visible même en plein jour. Les scientifiques l'observaient en permanence. Mais ils ne connaissaient toujours ni sa nature exacte ni sa provenance.

Ébloui par le reflet du soleil dans les lentilles, je baissai mes jumelles et me frictionnai le cou. J'attrapais des crampes à force de me tenir comme ça, la tête renversée en arrière !

De temps à autre, je jetais un coup d'œil du côté de

chez M. Fleshman. Sa voiture était toujours dans l'allée. Mais dans la maison, personne ne donnait signe de vie, ni lui ni aucune créature.

Soudain, je vis quelque chose briller dans le ciel. Je pressai à nouveau mes jumelles sur mes yeux. Ce n'était qu'un avion.

- Prête-les-moi, dit la petite voix pointue d'Alice derrière moi.

Il ne manquait plus qu'elle ! Je grognai :

- Laisse-moi tranquille !

En tirant de toutes ses forces sur les lanières, elle glapit :

- Donne ! C'est mon tour !

- Lâche ! criai-je. Ce sont M E S jumelles.

- Je vais le dire à maman !

Ma sœur n'est donc jamais fatiguée d'aller tout dire à maman ?

- Tu n'as qu'à te trouver des jumelles à toi. Je ne bougerai pas d'ici avant d'avoir vu la météorite.

- Je n'ai pas besoin de tes jumelles ! Je l'ai vu, moi, la météorite ! Je l'ai même vu deux fois ! Non, cinq fois !

- Va-t'en, grondai-je. Allez, dégage !

À ma grande surprise, elle m'obéit. Mais, arrivée devant l'entrée, elle s'arrêta et cria :

- C'est pas des jumelles qu'il te faut ! C'est un télescope !

Elle claqua la porte et disparut dans la maison.

À ce moment, je vis s'approcher Henri et Derek,

vêtus de leurs éternels shorts trop grands qui leur battent les genoux.

- Ils viennent pour toi, le martien ! cria Henri.

- Quoi ?

Il désigna le ciel en rigolant :

- Ils viennent te chercher !

- Eh oui, renchérit Derek. Ce n'est pas une météorite, c'est une soucoupe volante. Tes petits copains veulent te ramener sur ta planète !

Ils s'esclaffèrent en se frappant dans les mains comme s'ils venaient de faire la blague du siècle.

- Ha-ha, fis-je froidement. Rappelez-moi de rire tout à l'heure.

Je regardai le ciel. À part deux grands oiseaux planant au-dessus de notre jardin, il était vide.

Derek poursuivit :

- Le père d'Henri a des billets pour le match de volley. Tu viens avec nous ?

- Je ne peux pas. On doit aller chez nos cousins.

- Où ça, le martien ? Sur Jupiter ou sur Pluton ?

- À Burbank. Et arrête de m'appeler le martien, d'accord ?

Henri donna un coup de pied dans une motte de terre et ajouta :

- Le collège reprend la semaine prochaine. Tu vas t'inscrire à l'équipe de natation ?

- Je ne sais pas. Tu crois que je pourrais ?

- Sûr. On a besoin de toi.

Puis il ajouta :

- À côté de toi, on a l'air drôlement bons !

Derek et lui éclatèrent de rire. Je soupirai :

- C'est bien le problème ! Vous êtes tous meilleurs que moi. Qu'est-ce que je ferais dans cette équipe ?

- On t'aiderait, proposa Derek.

- Oui, dit Henri, on te prêterait des flotteurs !

Maman m'appela depuis le porche :

- Jack ! C'est l'heure de partir !

Derek et Henri me firent un signe de la main en s'en allant :

- Alors, salut ! Dommage pour le match.

Je me dirigeai vers la maison en traînant les pieds. Sale journée ! Je manquais le match, je n'avais pas vu la météorite, et j'allais passer l'après-midi avec mes cousins qui sont plus vieux que moi et qui trouvent hilarant de me pincer les joues en disant que j'ai grandi !

Maman gratta une tache sur mon T-shirt :

- Tu ne vas tout de même pas aller à Burbank dans cette tenue ? Mets au moins une chemise propre ! J'allais protester quand j'aperçus une silhouette de l'autre côté de la clôture.

M. Fleshman !

Maman l'avait vu, elle aussi. Elle leva la main pour le saluer.

- Viens, dit-elle, on va lui dire bonjour.

- Non, Maman... je...

Mais elle s'avancait déjà vers lui à grands pas. J'hésitai une seconde, puis je la rattrapai.

Cet homme m'avait menacé. Maman allait peut-être se rendre compte qu'il était vraiment bizarre.

M. Fleshman portait un T-shirt noir sur un short noir. Une casquette, noire également, couvrait ses cheveux argentés.

- Jack nous a parlé de vous, commença maman. Aïe aïe aïe ! Pourquoi disait-elle ça ? Je me sentis rougir comme une écrevisse.

M. Fleshman me dévisagea froidement avec ses petits yeux gris. Mais quand il se tourna vers maman, il souriait :

- Belle journée, n'est-ce pas ? dit-il d'un air aimable. — Il paraît que vous faites des expériences scientifiques ? s'enquit maman.

- Des expériences scientifiques ? répéta-t-il.

- Mais oui ! Jack nous a raconté une curieuse histoire de monstre qu'il aurait vu chez vous !

Et elle rit

M. Fleshman rit aussi. Un drôle de rire qui ne me donnait pas envie de rire, à moi ! Il me lança un bref regard, et un frisson glacé me courut entre les omoplates.

- Non, non, répondit-il. Il n'y a pas de monstre chez moi. Je ne fais pas d'expériences.

Son sourire s'effaça et il murmura de son étrange voix rauque :

- Vous voulez savoir la vérité ?

- Mais... oui ! dit maman.

- Je viens d'une autre planète. Je cache mes amis extraterrestres chez moi, le temps que notre plan soit prêt, car nous allons bientôt envahir la Terre !



- Il parlait sérieusement ! protestai-je depuis la banquette arrière.

Une fois de plus, personne ne voulait me croire !
Maman se tourna vers moi :

- Enfin, Jack, qu'est-ce qui te prend ? M. Fleshman a beaucoup d'humour, voilà tout !

Je bouclai ma ceinture en soupirant :

- Mais, Maman, comment peux-tu en être sûre ?

- Je ne veux plus discuter de ça, répliqua-t-elle sèchement. Tu sais aussi bien que moi qu'il plaisantait !

- Jack-est-un-mar-tien ! a scandé Alice. Le-plus-i-diot-des-mar-tiens !

- Ça suffit ! cria papa.

Je m'enfonçai dans mon siège et je fermai les yeux.
D'accord, d'accord, M. Fleshman plaisantait. Mais moi, je savais aussi qu'il mentait. J'avais vu ce monstre, chez lui. Je l'avais vu de mes yeux !

« Je trouverai une preuve, me promis-je. Je péné-

trerais dans sa maison, et je trouverai une preuve. »
Ce soir-là, papa, Alice et moi, on était dans le salon. Alice regardait encore une émission sur les animaux sauvages. J'essayais d'apprendre à papa à jouer avec ma Gameboy, mais il prétendait que ses doigts étaient trop gros pour appuyer sur les touches.

- Alors, pourquoi tu n'achètes pas une disquette de jeu virtuel ? demandai-je.

J'entendis maman rire dans la cuisine :

- Mon pauvre Jack ! Tu y vis déjà, dans le monde virtuel !

J'allais répliquer, quand on annonça un nouveau bulletin d'informations. Papa et moi, nous nous tournâmes vers la télé, écoutant la voix du commentateur :

« Les scientifiques de la N A S A sont toujours perplexes quant à la nature de cet objet qui tourne actuellement autour de la Terre. »

La photo d'une énorme boule lumineuse remplit l'écran.

« Ils croient cependant qu'il s'agirait d'une grosse météorite. »

- Regardez ça ! s'écria papa. C'est stupéfiant !

« En entrant dans l'atmosphère, elle semble avoir dispersé autour d'elle des morceaux de matière. »

Sur l'écran, on distinguait en effet de petits cercles clignotants, comme échappés de l'énorme objet rond.

« Les spécialistes sont formels : il ne s'agit pas d'un OVNI. Ils pensent que c'est un morceau de roche

ou de minerai venu des profondeurs de l'espace. »

Je fis un bond sur le canapé :

- Ils mentent ! Je le sais ! Ce n'est pas une météorite ! C'est un vaisseau spatial, ou une arme extra-terrestre ! Ils viennent nous détruire !

- Jack, ordonna papa, assieds-toi, et cesse de dire des bêtises. Tu fais peur à ta sœur !

Je tournai la tête vers Alice. Elle était à la fenêtre et elle soulevait le rideau pour regarder.

- Ooooh ! cria-t-elle. Je vois la météorite ! Je la vois ! NOOOOOON ! ELLE VA S'ÉCRASER SUR LA MAISON !

Je courus à la fenêtre :

- Où ça ? Où ça ?

- Je vois deux météorites ! Non, j'en vois six !

Je regardai le ciel. Je vis la Lune et des milliers d'étoiles qui clignotaient tranquillement.

- Viens t'asseoir, Alice, dit mon père. Ce n'est pas drôle.

Alice me tira la langue :

- T'as eu peur, hein, le martien ?

Je haussai les épaules et je grommelai :

- Il faut que je voie ça.

Je grimpai dans ma chambre, pris mes jumelles et courus dans le jardin. Ce soir, il fallait que je voie quelque chose !

En passant devant le salon, je remarquai que maman s'était installée aussi devant la télé. Elle tenait la main d'Alice, comme pour la rassurer. Parfois, elle m'énerve tellement, cette gamine ! Mais c'est vrai,

elle n'est encore qu'une toute petite fille. Cette histoire de météorite lui faisait sûrement plus peur qu'elle ne voulait l'avouer.

J'entendis la voix d'un journaliste interrogeant un scientifique :

« Cette masse inconnue va-t-elle s'installer définitivement dans notre orbite ?

- Pour l'instant, nous ne pouvons faire que des suppositions. »

Drôle de réponse ! Je sortis en me demandant si ce n'était pas un complot du gouvernement pour nous cacher la vérité.

La nuit était claire et chaude, une brise légère agitait les longues feuilles du palmier, au coin de la rue. Un pâle croissant de lune nageait dans le ciel piqueté d'étoiles. J'entendais les cris d'une bande d'enfants s'éclaboussant joyeusement dans la piscine d'une maison voisine.

- Où es-tu, météorite ? murmurai-je.

Je levai mes jumelles.

Soudain, je ressentis la désagréable sensation de ne plus être seul. Quelqu'un m'observait.

Je me retournai lentement. M. Fleshman se tenait sous son porche. Vêtu de noir, il n'était qu'une ombre dans la nuit. Lui aussi, il avait les yeux rivés à ses jumelles.

Il s'adressa à moi sans me regarder, continuant de scruter les profondeurs du ciel :

- Tu vois, j'attends l'arrivée de mes amis !

Je ris, un peu nerveusement :

- Cette blague !
- Une blague ?

Abaissant ses jumelles, il se tourna vers moi.

Et je poussai un hurlement d'horreur en voyant ses yeux jaillir hors de leurs orbites.



Les deux petites balles peintes se mirent à se balancer au bout de leur élastique. Renversant sa tête en arrière, M. Fleshman éclata de rire.

Quel idiot j'avais été de crier comme ça ! Des yeux de plastique attachés à des fausses jumelles ! C'était vraiment trop bête !

Tout émoustillé par sa stupide plaisanterie, M. Fleshman s'avança vers moi et me tendit ses yeux postiches :

- Tu veux les essayer ?

Affreusement vexé, je balbutiai :

- Euh... non, merci.

- C'est moi qui les ai fabriqués. On dirait des vrais, hein ?

- Ben... ouais...

Pourquoi m'avait-il fait cette blague ? Était-ce une façon de se montrer aimable ? Oujouait-il à me faire peur ?

- Avez-vous vu la météorite ? demandai-je.

Il secoua la tête :

- Il n'est pas dans notre hémisphère pour l'instant.

Il n'apparaîtra que demain.

- À votre avis, c'est une comète, une météorite, ou autre chose ?

Il me fixa de ses étranges yeux gris sans me répondre.

- Ma sœur Alice est terrifiée, repris-je. Elle croit que c'est un vaisseau spatial, des extraterrestres venus envahir la Terre...

Je me tus. Je parlais trop, et trop vite. En réalité, c'était moi qui avais peur et qui essayais de le cacher.

- Tu racontes beaucoup de choses à ta mère, n'est-ce pas ?

La voix glacée de M. Fleshman me fit frissonner.

- Pardon ?

- Oui, oui, tu lui as raconté des tas de choses...

Il se penchait vers moi, et je n'aimais pas la lueur mauvaise qui dansait au fond de ses yeux.

- Je... euh...

— Tu lui as raconté des choses sur moi...

Prenant une profonde inspiration, je lâchai :

- Je... je vous l'ai déjà dit. J'ai vu un... une créature chez vous.

Son visage était si près du mien que je voyais battre la grosse veine sur son cou. Entre ses dents serrées, il martela :

- Je n'aime pas qu'on raconte des histoires sur ce qui se passe chez moi. Je n'aime pas ça du tout, Jack.

La bouche sèche, les jambes flageolantes, je trouvai juste la force de balbutier :

- Désolé...

Et je m'enfuis comme un lapin poursuivi par les chasseurs. Je l'entendis crier encore :

- Dernier avertissement, Jack ! Compris ?

Je me précipitai dans la maison et je claquai la porte derrière moi.

Tout tremblant, hors d'haleine, je restai un moment dans l'entrée pour reprendre mon souffle. « Il n'a pas le droit, me disais-je. Il n'a pas le droit de me faire peur comme ça ! Il cache quelque chose chez lui, une chose monstrueuse. Et je saurai ce que c'est ! Oui, je le saurai, je le jure ! »

Je tins mon serment : le lendemain matin, je m'introduisis chez lui.

Et je trouvai ce que je cherchais.

Le soleil entrait à flots par la fenêtre de la cuisine, les oiseaux chantaient dans les arbres du jardin. Je m'assis et me jetai sur mon bol de corn-flakes.

- Ne mange pas si vite ! dit maman.
- Je n'aime pas quand les corn-flakes ramollissent, expliquai-je.

J'engloutis la dernière cuillerée, j'essuyai le lait sur mon menton d'un revers de main et je courus dans le jardin pour guetter la météorite.

Ébloui par la lumière, je clignai des yeux. Des flocons de nuages dérivèrent lentement dans le ciel. Mais ce point blanc, là-bas, cette espèce de tache claire flottant en dessous des nuages, qu'est-ce que c'était ? Était-ce... ?

- Wouah ! m'exclamai-je.

La météorite ! Enfin je la voyais ! Il me fallait mes jumelles, tout de suite !

Je m'apprêtais à courir vers la maison quand je vis bouger quelque chose derrière la fenêtre de M. Fleshman.

Je lâchai un petit cri. Je reconnaissais ce crâne aplati, cet œil unique. La créature !

En mettant ma main en visière, je m'approchai lentement de la clôture.

La créature était immobile. Je la distinguais mal, à cause des reflets du soleil sur la vitre. Prudemment, je me glissai dans le jardin du voisin par le trou de la clôture.

Mais quand je relevai la tête, le monstre avait disparu.

Avais-je vraiment vu quelque chose, ou bien était-ce seulement le jeu des ombres et de la lumière ?

Je remarquai alors que la porte du garage était ouverte. Pas de voiture en vue. Je vis aussi le journal du matin dépassant de la boîte aux lettres. Or, M. Fleshman ne manquait jamais de prendre son journal.

« Il est sorti », me dis-je.

C'était le moment où jamais ! Le moment d'explorer la maison !

Aurais-je assez de cran ? Peut-être...

Le cœur battant, je m'approchai de la porte vitrée et regardai dans la cuisine.

Personne.

Et si je frappais ? Si M. Fleshman venait m'ouvrir, qu'est-ce que je lui dirais ?

Je lui dirais que je venais m'excuser de l'avoir espionné !

Je frappai trois petits coups :

- Il y a quelqu'un ?

Pas de réponse. Je secouai la poignée. La porte était fermée à clé.

« Bon, me dis-je, il est sorti. »

La porte était fermée, mais la fenêtre de la cuisine était entrouverte. Je poussai le battant, je me hissai sur le rebord et sautai dans la pièce.

Sur la pointe des pieds, je fis le tour de la cuisine. Pas de vaisselle dans l'évier, tout était propre et bien rangé.

« Il a dû partir hier soir », pensai-je.

Prenant une grande inspiration, je me dirigeai vers le sombre couloir, au fond.

« Est-ce bien moi qui fais ça ? me demandai-je. Est-ce bien moi qui viens fouiner dans la maison d'un voisin ? »

Mais il était trop tard pour reculer. Pas à pas, j'avancais dans le corridor.

- Il y a quelqu'un ? répétais-je d'une toute petite voix.

Pas de réponse.

Ce couloir obscur me semblait sans fin. Je fis encore quelques pas, retenant mon souffle.

Soudain, je sursautai. Deux énormes yeux jaunes me fixaient, comme sortis du mur. Lentement, je tournai la tête. Et je découvris une grande affiche, une affiche de cinéma :

LES YEUX DU MONSTRE.

C'était le titre du film.

En dessous, des lettres rouges dégouлинаient comme du sang. On y lisait :

LA MORT EST AU FOND DE SON REGARD !
Je vis alors que tous les murs du couloir étaient recouverts d'affiches de vieux films. Un à un, je déchiffrai les titres

LES GRIFFES DU FANTÔME,
LA MALÉDICTION DE LA MOMIE
LE ROI DES VAMPIRES,

LA REVANCHE DE LA FEMME-SANGSUE...
Je murmurai :

- Génial !

Je suis un fan de films d'horreur. Mais je n'avais jamais entendu parler de ceux-là.

Fasciné par les affiches, je ne vis pas une table basse appuyée contre le mur.

- Aïe !

Je l'avais heurtée du genou, faisant tomber bruyamment sur le sol un gros livre.

Frictionnant mon genou douloureux, je m'accroupis. Non, ce n'était pas un livre, mais un album photo qui s'était ouvert en tombant. Je me penchai pour mieux voir, laissant échapper une exclamation de surprise :

- Ça alors ... !

Les clichés représentaient d'horribles créatures verdâtres. Leurs silhouettes étaient vaguement humaines. Mais leurs crânes luisants, leurs yeux ovales, noirs et sans pupilles, leurs narines hideuses, deux trous au milieu d'un visage sans nez, rien de cela n'était humain. Au bout de leurs longs bras maigres et

nouveaux comme des branches s'ouvraient des mains à trois ou quatre doigts.

Je murmurai :

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

Je feuilletai l'album. Toutes les pages étaient pleines de photos de ces créatures. Il y en avait des grandes, des petites, mais toutes étaient recouvertes d'une peau luisante et verte. La forme des yeux était toujours la même : d'étranges yeux ovales d'un noir opaque.

- Bizarre..., répétais-je en tournant les pages, bizarre...

Ces créatures existaient-elles vraiment ? Étaient-elles... vivantes ?

En tout cas, j'avais trouvé la preuve que je cherchais. « Quand je montrerai cet album à mes parents, ils seront bien obligés de reconnaître que M. Fleshman a d'étranges occupations ! » pensai-je avec joie.

L'album sous mon bras, je m'apprêtais à retourner dans la cuisine quand un rai de lumière attira mon regard. Une porte ! Une porte entrouverte !

Je m'en approchai et la poussai doucement...

D'abord, je n'entendis que ma respiration un peu haletante. Puis un drôle de bruit attira mon attention, une sorte de gargouillement. Au milieu de la pièce se trouvait une longue table couverte de tubes et de flacons. Des tuyaux et des fils électriques entremêlés couraient le long du plafond. D'étranges machines constellées de voyants lumineux ronronnaient ici et là, laissant échapper des éclairs bleutés. Un liquide verdâtre bouillonnait dans un bocal de verre. Je venais de pénétrer dans un laboratoire.

« Qu'est-ce que ce M. Fleshman peut bien fabriquer ici ? » me demandai-je.

Mais je n'eus pas le temps de chercher une réponse à ma question. J'entendis un sifflement, comme celui de l'air qui s'échappe d'un pneu crevé. Je me retournai.

Une brume épaisse s'élevait derrière la table. Elle se mit à flotter comme un nuage, et peu à peu prit forme. Une tête imprécise émergea entre deux

épaules, elle s'enroula sur elle-même comme une fumée, réapparut. Deux trous d'ombre se creusèrent, semblables à des yeux. D'une bouche de cauchemar sortit un long gémissement qui n'avait rien d'humain. La forme était immense maintenant, elle me dominait, elle tendait vers moi deux affreux bras de brouillard.

Un fantôme ! C'était un fantôme !

Un fantôme qui soufflait sur moi son haleine glacée !

- Ooooooooooooooooooooooh !

Ce cri ! Jamais je n'avais rien entendu de plus effroyable ! Le fantôme s'enroulait autour de moi comme un ruban de brouillard. C'était froid et c'était... vivant !

Dans un sursaut d'horreur, je me jetai en arrière, heurtant violemment la table de laboratoire. Les flacons tintèrent, des tubes tombèrent. L'un d'eux roula et s'écrasa sur le sol, répandant un épais liquide bleu et visqueux. Sans y prendre garde, je courus vers la porte, la refermai derrière moi.

Les jambes molles, je titubai dans le corridor sombre. Le gémissement du fantôme retentit encore une fois dans le laboratoire.

- Mais qu'est-ce qui se passe dans cette maison ? m'écriai-je à haute voix.

Alors je la vis apparaître au bout du couloir.

La créature ! Elle avançait vers moi, grondant, secouant sa tête hideuse comme si elle me recon-

naissait. Elle s'approchait. Et moi, épouvanté, je regardais sa peau verdâtre, ses crocs jaunes, son œil unique qui étincelait dans l'obscurité. J'entendais claquer ses mâchoires.

Ainsi, j'avais raison ! J'avais toujours eu raison ! Il se passait quelque chose d'horrible dans la maison de M. Fleshman ! Et personne n'avait voulu me croire !

Maintenant, c'était trop tard.

Trop tard ? À moins que...

BAM... BAM...

La créature marchait droit sur moi. Alors je n'hésitai plus, je me jetai à nouveau dans le laboratoire. Je regardai autour de moi, cherchant désespérément une arme quelconque pour me défendre, quelque chose à lancer à la figure de la créature, quelque chose qui la retarderait et me donnerait le temps de m'échapper...

J'attrapai le premier objet qui me tomba sous la main, une sorte de cube de métal. « Je vais lui jeter ça à la tête » pensai-je en serrant le cube de toutes mes forces.

BAM... BAM...

À chaque pas de la créature, tout mon corps tremblait.

Oui, lui jeter ça à la tête, et courir, courir droit vers la cuisine, vers la fenêtre ouverte.

Retourner chez moi, chez moi...

Je rassemblai mon courage, je me forçai à rouvrir la porte, à sortir dans le couloir.

La créature était là, immense. Elle me bloquait le passage. Elle grondait, son œil étincelait.

Je levai le bras, prêt à lancer mon projectile.

Alors une main se posa sur mon épaule.

Je hurlai et me retournai.

M. Fleshman se tenait devant moi et me regardait avec un drôle de sourire.

- Je t'avais prévenu, Jack, murmura-t-il. Tu aurais dû m'écouter.

Sa main ne me lâchait pas. Je bégayai :

- Je... je... je...

Son sourire s'élargit :

- Mais, Jack, tu trembles ?

Reprenant un peu mes esprits, je dis :

- Je suis désolé, je ne savais pas... je... je n'ai rien vu... je ne dirai rien, à personne... je le jure... !

Il ricana.

- C'est vrai ! Je le jure ! S'il vous plaît, laissez-moi partir ! Je ne dirai rien !

- J'espère bien que tu ne diras rien, dit-il en lâchant enfin mon épaule. Si tu parles, je perds mon boulot !

- Votre... boulot ?

Je dus m'appuyer contre le mur pour ne pas tomber, j'avais les jambes en guimauve.

- Oui, reprit-il en hochant la tête, je fabrique des effets spéciaux pour le cinéma.

Je le regardais, bouche ouverte, incapable d'articuler un mot.

Il passa la main sur le corps verdâtre de sa créature.

- Il te plaît, mon petit monstre ? Je l'ai appelé Mimi.

Il est tellement mignon !

- C'est... c'est vous qui l'avez fabriqué ?

- Eh oui. Il est radioguidé.

Il sortit de sa poche une télécommande, pressa un bouton. Et la créature se remit à claquer des mâchoires.

Un autre bouton. Son œil cligna.

- Wouah ! m'exclamai-je. C'est génial !

Jamais je ne m'étais senti aussi soulagé. Je devais des excuses à M. Fleshman.

- Je suis vraiment désolé. Je suis entré chez vous, et...

Il leva la main :

- Ne t'excuse pas. C'est moi qui t'ai attiré ici. J'ai posté Mimi devant la fenêtre pour piquer ta curiosité. Je t'ai vu entrer, je t'attendais.

- Mais... pourquoi ? demandai-je, très étonné et un peu en colère. D'abord, vous me flanquez la trouille de ma vie, et après...

- Mon travail est top secret, répondit M. Fleshman en passant un bras autour des épaules de Mimi. J'ai remarqué que tu m'espionnais, et rien ne semblait pouvoir t'arrêter. J'ai donc décidé de t'effrayer pour que tu me fitches la paix.

- Eh bien, pour m'effrayer, vous avez réussi ! avouai-je.

- Et mon fantôme, il t'a plu ? demanda-t-il en ouvrant la porte du laboratoire.

- Comment avez-vous produit cet espèce de brouillard ?

- C'est une projection. Regarde.

Il abaissa une manette, et la vapeur se forma à nouveau. Un effet de lumière, voilà ce que c'était ! Et ça paraissait si réel !

- Tout ça, Jack, ce sont des effets spéciaux. Mais je ne peux laisser personne raconter mes petits secrets. Je m'excusai encore une fois. Puis c'est lui qui s'excusa :

- J'espère que tu n'as pas eu trop peur. J'en ai peut-être fait un peu trop.

Puis il a ajouta en riant :

- Mais raconte un peu. Que croyais-tu qu'il se passait chez moi ?

- Oh, je... je n'étais pas très sûr. Mais quand je vous ai vu... enfin, quand j'ai cru que vous vous battiez avec Mimi...

- Ah, oui, je testais ses capacités de mouvement.

- Ah, c'était juste ça ! Si vous saviez combien j'ai eu peur ! Bon, je vais partir maintenant. Sachez que je ne parlerai à personne de ce que j'ai vu chez vous, je vous le promets !

Il m'accompagna jusqu'à la porte de la cuisine. J'allais sortir quand quelque chose me revint à l'esprit :

- Et l'album de photos ?

Il me fixa d'un drôle d'air :

- Comment ?

- J'ai vu un album plein d'étranges créatures...

- Ah ! Ce sont des prototypes que j'ai fabriqués

pour un film. J'en ai fait au moins une centaine.
Pour rien. Le film n'a jamais été tourné.

- Vous les avez gardés ?

Il secoua la tête :

- Non. Ils appartenait à la maison de production, et celle-ci a fermé.

En sortant sur le perron, je dis :

- Eh bien, merci pour ce petit spectacle d'horreur gratuit ! Et je promets de ne plus jamais vous espionner, M. Fleshman.

Il rit :

- Je t'utiliserai peut-être une autre fois comme cobaye, Jack. Pour voir si mes inventions sont efficaces !

- Oh, ce serait super ! m'exclamai-je.

Je courus vers la maison. J'avais hâte de dire à mes parents que je m'étais complètement trompé sur notre voisin, que c'était vraiment un type sympa. Bien sûr, ils se moqueraient de moi, et ils répéteraient : « On te l'avais bien dit ! » Mais tant pis ! J'étais tellement soulagé, tellement heureux de connaître enfin la vérité !

J'étais loin de soupçonner que ma vie allait bientôt basculer dans l'horreur absolue.

- Alors, comme ça, dit maman le soir au dîner, M. Fleshman travaille pour le cinéma. Tous ces mystères sont enfin résolus.

Elle posa sur la table le plat de poulet, grillé comme je l'aime.

- Je le savais, s'écria ma sœur. Je le savais, moi, que ces trucs, c'était des effets spéciaux !

Ce qu'elle pouvait m'énervé, celle-là, avec son menton barbouillé de purée !

— Tu ne savais rien du tout !

- Si !

- Non !

Papa poussa un soupir exaspéré :

- Pourrait-on dîner en paix, pour une fois ?

Il ordonna à Alice d'essuyer son menton et se tourna vers moi :

- Plus d'histoires à dormir debout, Jack, d'accord ?

- D'accord.

Alice ricana :

- Il ne peut pas s'en empêcher ! Il raconte toujours des histoires à dormir debout !
- Même pas vrai ! C'est parce que...
- Et pourquoi tes copains, ils t'appellent le martien ? Hein, pourquoi ?
- Toi, ça va, ferme-la...
- On t'appelle le martien ? s'étonna maman. Pourquoi ?

Je haussai les épaules :

- Oh, comme ça...

Les jours suivants passèrent tranquillement, mais trop vite, comme toutes les dernières journées de vacances.

Je finis les livres que le prof de littérature nous avait donnés à lire pendant l'été. Et je passai pas mal de temps à scruter le ciel avec mes jumelles, à la recherche de la météorite. C'était le sujet principal sur toutes les chaînes de télé. La grosse masse brillante tournait toujours autour de la Terre, et les scientifiques n'arrivaient pas à se mettre d'accord sur son origine. On ne savait ni ce que c'était, ni d'où ça venait.

Et moi, j'avais beau m'user les yeux, je ne voyais toujours rien.

Le dimanche soir, la veille de la rentrée, je cessai de penser à la météorite. Ma nouvelle année au collège occupait tout mon esprit. Qui aurais-je comme professeurs ? Quels copains seraient dans ma classe ?

En me déshabillant pour me mettre au lit, je sentis quelque chose dans ma poche. J'en sortis le cube de métal que j'avais pris dans le laboratoire de M. Fleshman pour me défendre contre le monstre. Je l'avais emporté sans m'en rendre compte. Je le fis tourner dans ma main pour l'examiner.

C'était lisse, noir, brillant. Comment avais-je pu penser me faire une arme d'un objet si petit ? Je ne devais vraiment pas avoir les idées très claires !

Sur l'un des côtés, je découvris un petit bouton. J'appuyai dessus, mais rien ne se produisit. En y regardant de plus près, je remarquai trois rangées de petits trous sur une autre face. C'était peut-être une de ces salières modernes ?

« J'irai la rendre demain à M. Fleshman », décidai-je.

Je la posai sur ma commode et me couchai.

Je mis longtemps à m'endormir. Je pensais au collège, à ce que j'avais vu chez notre voisin : les affiches de film, le fantôme virtuel, le monstre télécommandé...

Soudain, mi-éveillé mi-endormi, j'entendis quelque chose. C'était un chuchotis d'étranges petites voix haut perchées, parlant très vite et toutes en même temps.

Étais-je en train de rêver ? Y avait-il quelqu'un dans le jardin ?

Je tendis l'oreille. Mais les voix étaient presque inaudibles, entrecoupées de bruits parasites, comme

ceux qu'on entend lorsqu'on cherche à capter sur une radio une station lointaine.

Le son montait parfois, puis baissait à nouveau. Que disaient ces voix ? Est-ce qu'elles me parlaient à moi ? J'enfouis la tête dans l'oreiller, puis je me le mis carrément sur le visage en le rabattant contre mes oreilles.

Mais les voix étaient toujours là, pressées, excitées, comme si elles avaient un message urgent à transmettre, un message que je ne comprenais pas.

Il me sembla les avoir entendues toute la nuit. Quand maman entra dans ma chambre pour me réveiller le lendemain matin, je me dressai brusquement, je sautai sur mes pieds, je me mis au garde-à-vous et je déclarai d'une voix forte :

- Je suis prêt ! À vos ordres !

- Qu'est-ce que tu racontes, Jack ? rigola maman. J'étais toujours au garde-à-vous, les bras le long du corps.

En criant comme font les soldats dans les films de guerre, je répétais :

- À vos ordres !

- Arrête de faire le clown, dit maman. Dépêche-toi de t'habiller et viens déjeuner.

Je ne bougeai pas, écoutant ses pas dans les escaliers. Peu à peu, mes muscles se détendirent. Stupéfait, je murmurai :

- Qu'est-ce que j'ai dit là ?

Je parcourus ma chambre du regard. Tout paraissait normal. Mais je me sentais... comment dire ? embrouillé, confus, déconcerté. Quelque chose résonnait dans ma tête, comme le bavardage ténu d'un million de grillons.

Je me frottai les oreilles, y enfonçai les doigts jusqu'au tympan. Le bourdonnement continuait. Ce

n'était pas dans ma tête. Ça venait d'ailleurs. Mais d'où ?

J'enfilai mon jean. Les voix ressemblaient toujours à un grésillement d'insectes, mais à présent je les comprenais !

J'écoutai. Puis je saluai en claquant des talons comme un soldat :

- Je suis prêt !

Je compris que les voix sortaient du cube de métal posé sur ma commode. Je m'approchai, je le pris dans la main. Je le sentis vibrer.

Je m'entendis dire :

- Quand arrivez-vous ? Quels sont les ordres ?

Et en même temps, je me demandai, affolé : « Mais qu'est-ce que je fais ? D'où viennent ces voix ? Pourquoi me parlent-elles ? Et pourquoi je leur réponds ? »

Un million de questions se pressaient dans ma tête, un million d'effrayantes questions...

Je fourrai le cube dans ma poche. Je devais le rapporter à M. Fleshman, tout de suite ! Ces voix me rendaient cinglé ! Je ne pouvais pas les faire taire ! Je devais courir tout de suite chez M. Fleshman ! Je...

M. Fleshman ? Ce cube servait-il aussi à créer des effets spéciaux ?

Mais si c'était un truc de cinéma, pourquoi me faisait-il agir si bizarrement ?

J'enfilai un T-shirt, des chaussettes, glissai rapidement mes pieds dans mes baskets. Je descendis les

marches quatre à quatre, je traversai la cuisine en coup de vent et j'ouvris la porte du jardin.

- Où cours-tu comme ça ? s'étonna maman.
- Rendre quelque chose à M. Fleshman !
- Pas avant d'avoir pris ton petit déjeuner, répliqua-t-elle en désignant mon tabouret. Assieds-toi et mange.

Les voix crièrent quelque chose dans ma tête.

- À vos ordres ! dis-je.

Je m'assis à côté d'Alice. Elle me jeta un regard moqueur :

- Je parie que tu vas avoir M. Laker !

M. Laker est le profle plus sévère du collège.

Alice ajouta quelque chose, mais je n'entendis pas.

Les voix couvraient ses paroles.

Maman demanda :

- Jack, as-tu préparé ton cartable ?
- Je suis prêt, répondis-je.

Alice parlait toujours. Je voyais ses lèvres remuer, mais les voix emplissaient mes oreilles. Je criai :

- Assez ! Assez !
- Mais je ne t'ai rien fait ! gémit ma sœur.
- Assez ! Laissez-moi !
- Oh, ça va, on te laisse ! s'exclama Alice en se levant de son tabouret.
- Qu'est-ce qui te prend, Jack ? demanda maman sévèrement.

D'un seul coup, les voix se turent, mon esprit rede-vint clair.

- Pourquoi cries-tu après ta sœur comme ça ?

- Je... je ne sais pas. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

Les voix se remirent à bourdonner. Je hurlai :

- Maman ! Dis à Alice de ne pas me regarder comme ça !

Alice se mit à brailler :

- Il fait exprès de me faire peur !

Maman se pencha sur moi :

- Ça ne va pas, Jack ? C'est la rentrée qui te met dans un état pareil ?

Je répétais :

- Je suis prêt.

- Arrête de parler comme un robot ! m'ordonna maman. Tu fais peur à ta sœur.

Elle ajouta :

- Et tu me fais peur, à moi aussi.

- À vos ordres !

Je fermai les yeux, essayant de faire taire les voix.

Je n'avais qu'une seule chose à faire : courir chez M. Fleshman et lui rendre son cube.

Je me levai, j'attrapai mon cartable et me précipitai dehors.

J'entendis maman m'appeler, mais je ne me retournai pas. Serrant le cube dans ma main, je remontai l'allée du voisin.

Mais les voix... les voix... Elles m'ordonnaient de prendre un autre chemin.

J'essayai de leur résister. J'agitai le cube en l'air, espérant que M. Fleshman me verrait de sa fenêtre. Soudain, une douleur violente éclata dans ma tête.

Un éclair blanc jaillit devant mes yeux.

Je me retournai et je courus dans l'autre sens. Je courus tout le long du chemin jusqu'au collège, le cube noir serré dans ma main et les voix bourdonnant, implacables, à mes oreilles.

Au collège, les choses allèrent un peu mieux. Au moins pour un moment. Je sus que je n'avais pas M. Laker comme professeur. On avait Mme Hoff, qui a la réputation d'être très gentille. Et mes copains étaient tous dans ma classe.

J'avais fourré le cube au fond de mon cartable et je n'entendis pas les voix de toute la matinée. Jusqu'à l'heure du cours d'expression artistique.

Mme Hansen, notre professeur d'arts plastiques, me fait penser à une grosse abeille. Elle est petite, rondelette, et elle semble voler de table en table comme une abeille de fleur en fleur. Ce matin-là, elle nous annonça que nous allions travailler à des sculptures en argile. Elle demanda à Margot de nous servir de modèle. Margot commença par faire la timide, puis elle s'installa sur une chaise haute, au centre de la classe. Tout le monde sait que rien ne peut intimider vraiment Margot.

Elle prit une pose de star de cinéma, s'arrangeant pour que le soleil qui entrait par la fenêtre éclaire son visage et illumine sa chevelure.

Je commençai par les jambes. Je sais que ce n'est pas logique, mais j'aime partir des jambes pour remonter jusqu'au visage. L'argile était douce et

tiède dans mes mains. Je me sentais enfin détendu. Tout en modelant une jambe, je réfléchissais tranquillement, heureux que les voix se soient tues, heureux de ne plus avoir dans les oreilles leur horripilant bourdonnement d'insectes.

À quoi pouvait bien servir ce cube ? Appartenait-il à M. Fleshman ? Pourquoi avait-il ce pouvoir sur moi ? M. Fleshman m'avait-il menti ? Peut-être n'était-il pas du tout inventeur d'effets spéciaux ?

Mais, en ce cas, qu'était-il vraiment ?

Soudain, une sorte de courant électrique traversa mon cerveau. Je reposai l'argile et je fermai les yeux. Les voix étaient de retour. Bavardes, pressantes, elles remplissaient ma tête...

- Qu'as-tu modelé, Jack ?

La voix de Mme Hansen venait d'interrompre le bourdonnement infernal.

J'ouvris les yeux. Mme Hansen avait pris ma sculpture et la tenait levée pour la montrer à toute la classe.

Alors je vis ce que j'avais modelé.

Une boule. Une boule toute ronde.

- Qu'est-ce que c'est, Jack ?

- C'est un cerveau ! lança Margot depuis sa chaise.

- Le martien a encore frappé ! s'exclama Henri.

Je sautai sur mes pieds, et je criai :

- Je suis prêt ! À vos ordres !

Et je saluai.

Puis je pris la boule d'argile des mains de Mme Hansen et la jetai à travers la classe. Elle s'écrasa

contre la vitre, qui vibra, mais ne se cassa pas. La boule resta collée là.

Mme Hansen poussa un cri. Des élèves éclatèrent de rire, d'autres restèrent muets.

- Tu trouves ça drôle ? demanda Mme Hansen en me fixant d'un air courroucé.

Mais, dans l'espèce de transe où je me trouvais plongé, je ne savais que répéter :

- Je suis prêt ! Ils peuvent venir !

- Ça suffit, Jack ! tonna mon professeur. Tu fais peur à tes camarades ! Pourquoi as-tu lancé cette boule ?

- Ils arrivent ! Ils arrivent de là-bas ! Ils seront bientôt là !

Les mains de Mme Hansen s'abattirent sur mes épaules. Elle me mena vers la porte et me poussa fermement dehors. Se retournant vers la classe, elle annonça :

- Je reviens dans une minute !

Tous les regards étaient fixés sur moi. Faisant un terrible effort pour calmer la panique qui montait en moi, je balbutiai :

- Où... où m'emmenez-vous ?

- Et alors, demanda maman, on t'a conduit à l'infirmierie ?

Je fixais ma part de pizza sans répondre. J'adore la pizza. J'en mangerais bien tous les soirs. Mais, ce soir-là, je me sentais incapable d'en avaler la moindre miette.

- Voyons, Jack, me pressa papa, que t'a dit l'infirmière ?

Alice me regardait en mastiquant bruyamment. Je haussai les épaules :

- Pas grand-chose. Elle m'ajuste fait allonger un moment sur le lit de repos et elle m'a posé des tas de questions. Maintenant, tout le collège me prend pour le dernier des tarés !

Maman fronça les sourcils :

- Qu'est-ce qu'elle t'a demandé, Jack ?

Je n'avais aucune envie de lui répondre. En baissant la tête, je bredouillai :

- Ben... elle m'a posé des questions. Sur la météorite, des trucs comme ça.

- Comment ça, la météorite ? dit papa en reposant sa fourchette.

- L'infirmière m'a demandé si j'avais peur, à cause des informations à la télé. Elle disait que ça expliquerait mon drôle de comportement.

Papa et maman me regardaient, attendant visiblement que j'en dise davantage.

Finalement, maman demanda :

- Et... tu as peur ?

Je hochai la tête :

- Oui, j'ai peur.

Je sortis de ma poche le petit cube noir et le posai sur la table.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda papa.

- Où as-tu trouvé ça ? s'inquiéta maman.

- Ça vient de chez M. Fleshman. Il en sort des voix. Des voix très étranges. Qui me parlent. Des voix qui...

Papa tendit la main pour prendre le cube.

- C'est un bip, dit-il. Un petit récepteur de poche. Je protestai :

- Non ! Les voix viennent d'ailleurs ! Elles viennent de l'espace ! Elles me parlent, et je les comprends !

Alice se mit à rire, et maman la fit taire.

Papa regarda le cube sur toutes ses faces et il le passa à maman.

- C'est un simple bip, Jack, répéta-t-il. Tu ne peux pas entendre des voix avec ce truc.

- Mais je les entends ! criai-je. En ce moment, elles se taisent. Mais elles me parlent, elles me donnent des ordres !

- Pourquoi M. Fleshman t'a-t-il donné cet objet ? demanda maman en me regardant d'un œil soupçonneux.

Je baissai la tête :

- Il... il ne me l'a pas donné. Je l'ai pris sans le faire exprès.

- En ce cas, tu vas aller le lui rendre tout de suite !

- Je veux le lui rendre ! Mais les voix...

— Je les entends, moi, les voix ! s'écria Alice. Elles me parlent à moi, pas à Jack !

— Tais-toi, Alice ! Tais-toi, tais-toi ! hurlai-je.

Je me sentais devenir fou. Jamais mes parents ne me croiraient si Alice recommençait ses petits jeux idiots.

— Ne crie pas comme ça, dit maman plutôt sèchement

Papa tenait le cube contre son oreille :

- Je n'entends rien, rien du tout, pas la moindre voix.

Je lui arrachai l'objet des mains :

- À moi, elles m'ont parlé ! Elles m'ont parlé des envahisseurs ! Ils arrivent, il faut me croire ! Ils seront bientôt là !

Je me tus, haletant. Je l'avais dit ! Allaient-ils me croire enfin ?

Papa et maman échangèrent un regard. Puis maman dit doucement :

- Ça me paraît inquiétant, Jack. Je vais t'emmener consulter le Dr Bendix.

- Moi aussi, Maman ! cria Alice en sautant sur sa chaise. Moi aussi, je veux voir le docteur ! Moi aussi, je les entends, les voix !

- Assieds-toi ! lui ordonna papa.

- Oh, Jack, soupira maman, tu vois ce que tu fais à ta sœur ?

Hors de moi, je rugis :

- Je me fiche de ma sœur ! Pourquoi vous ne voulez pas me croire ? Pourquoi ?

Et, sans attendre une réponse, je repoussai ma chaise. Le cube serré dans ma main, je sortis par la porte de derrière.

Je devais rendre cet objet infernal à M. Fleshman avant de devenir complètement cinglé. Et je devais découvrir la vérité. Notre voisin m'avait menti. Il ne travaillait pas dans les effets spéciaux. Alors, que faisait-il ?

D'où venaient ces voix ? J'avais besoin de le savoir, et tout de suite !

Mes parents me croyaient fou. Tout le collège me croyait fou. Seul M. Fleshman pouvait me donner une réponse.

Il avait plu dans l'après-midi, et je dérapai sur l'herbe humide. Je me faufilai par la fente de la clôture et, en me relevant, je heurtai une créature noire et couverte de poils.

Je fis un bond en arrière en hurlant.

La créature me regardait en remuant la queue.

- Kirsch, c'est toi !

Ce n'était que le gros labrador de notre voisin d'en face.

- Tu m'as fait peur, mon vieux, dis-je et je tendis la main pour le caresser.

Je suspendis mon geste. Kirsch tenait quelque chose entre ses dents. Une balle. Une petite balle de tennis.

Alors, pourquoi cette balle me faisait-elle si peur ?

- Va-t'en ! ordonnai-je. Va ! Allez, va !

Je m'éloignai à reculons. Et, quand je me retournai, je vis M. Fleshman, debout devant la porte de sa cuisine, ses yeux gris braqués sur moi.

Il murmura avec un étrange sourire :

- Je t'attendais, Jack.

Oh, ces yeux ! Ce froid regard métallique ! J'avais l'impression qu'il me traversait. J'en avais des frissons partout. D'une voix moins ferme que je l'aurais voulu, je réussis à articuler :

- Vous m'attendiez ? Pourquoi ?

Son sourire s'élargit.

- J'ai pensé que tu aimerais voir d'autres effets spéciaux !

En se penchant vers moi, il chuchota :

- Maintenant que tu connais mes petits secrets, je peux t'en montrer davantage !

Incapable de dominer la panique qui commençait à m'envahir, je reculai en criant :

- Non ! Non !

Je brandis le petit cube noir :

- J'ai... j'ai trouvé ça ! Je veux dire... je l'ai pris par erreur. Je l'avais mis dans ma poche sans m'en apercevoir, mais...

M. Fleshman remua la tête, l'air de dire : « Pas de

problème ». Je lui tendis l'objet, m'attendant à entendre à nouveau les voix, craignant qu'elles ne m'en empêchent.

Mais M. Fleshman prit tranquillement le cube et il le fourra dans sa poche en disant :

- Ah, mon bip ! Je l'ai cherché partout !

Je criai :

- Ce n'est pas un bip !

Il me regarda, étonné, ressortit l'objet et le fit tourner dans sa main :

- Bien sûr que c'est un bip ! C'est pour que le studio de cinéma puisse me contacter à tout moment.

- Mais..., balbutiai-je, j'ai... j'ai entendu des voix...

Il me fixa de son étrange regard gris :

- Des voix ?

- Oui. Des... des drôles de voix.

Il porta l'appareil à son oreille.

- Des voix ? répéta-t-il en riant. Tu n'as pas pu entendre des voix avec ce truc, Jack ! Il se contente de sonner pour me signaler un message téléphonique !

Je le dévisageais intensément. Disait-il la vérité ? Il avait l'air si sincère !

Mais, alors, était-ce moi qui devenais fou ?

M. Fleshman poussa la porte :

- Entre donc, je vais te montrer sur quoi je travaille en ce moment. Je suis sûr que ça va te plaire.

- Euh... merci, dis-je en repartant à reculons. Je ne peux pas, je...

- C'est une maquette de requin à deux têtes,

continua-t-il. Les têtes sont autonomes, chaque mâchoire obéit à sa propre télécommande. J'ai encore des problèmes avec le corps, je n'arrive pas à faire tenir à l'intérieur tous les circuits, tant ils prennent de place, mais ...

Je l'interrompis :

- Je ne peux pas rester, merci. Je voulais juste vous rendre le... euh... votre bip.

- D'accord, Jack, dit-il en hochant la tête. Ce sera pour une autre fois.

Et il rentra chez lui.

Je rebroussai chemin, complètement désorienté. J'avais besoin de réfléchir tranquillement. Au lieu de rentrer à la maison, je décidai de prendre mon vélo et d'aller faire un tour.

Je remontai l'allée de M. Fleshman. Kirsch trottnait sur le trottoir, tenant toujours entre ses dents la balle de tennis. Chez moi, les fenêtres donnant sur la rue étaient sombres. J'en déduisis qu'Alice et mes parents étaient encore dans la cuisine. Je pensai tristement : « Ils me croient cinglé... »

Le pire, c'est qu'ils avaient probablement raison.

Un bip. Ce cube n'était qu'un simple bip.

Je lançai un coup de pied rageur dans un pavé détaché de la bordure du trottoir. J'avais envie de me bagarrer, de cogner, envie de hurler comme un animal.

Je me contentai d'envoyer le pavé bouler de l'autre côté de la rue, si violemment qu'il se brisa en deux. Je ne prêtai pas tout de suite attention à l'espèce de sifflement qui retentit au-dessus de moi. Les pen-

sées contradictoires qui s'agitaient dans ma tête m'empêchaient de l'entendre.

Quand le bruit devint fort à m'en faire mal aux oreilles, je levai les yeux.

Et là, je vis une boule flamboyante qui traversait la nuit, entourée d'étincelles. Je pensai que ça ressemblait à un feu d'artifice. Puis je n'eus plus le temps de penser quoi que ce soit, parce que la boule de feu me tombait dessus.

Une lumière éblouissante m'enveloppa.

Aveuglé, je hurlai, hurlai, hurlai...



Un choc sourd, puis le silence.

J'ouvris les yeux. J'étais tombé à genoux sur le gravier.

J'étais vivant. L'aveuglante lumière avait disparu. Je n'étais plus environné que par le halo jaunâtre d'un lampadaire. J'avais hurlé si fort que j'en avais mal à la gorge.

Je pris une profonde inspiration. Il flottait dans l'air une odeur d'iode et de sel, comme au bord de la mer. Regardant autour de moi, je remarquai des centaines de petites étincelles flottant au-dessus de la rue comme des lucioles.

C'était un spectacle totalement irréel. Je me frottai les yeux pour être sûr que je ne rêvais pas. Une à une, les étincelles s'éteignaient, laissant derrière elles une légère trace de fumée, vite dissipée.

Alors je vis la boule rougeoyante, la boule de feu tombée du ciel. Elle avait atterri à l'entrée du jardin de M. Fleshman. À deux pas de moi.

Je me mis à trembler si fort que mes dents s'entrechoquaient. J'essayai de me relever, mais j'avais les jambes en coton.

Sans quitter des yeux l'étrange boule, j'attendis que les battements de mon cœur se calment un peu. Puis, lentement, je me redressai, j'avançai vers cette chose venue de l'espace.

Une météorite !

Je murmurai :

- C'est incroyable !

J'avais assisté à la chute d'une météorite ! Elle m'était presque tombée dessus !

C'était... c'était trop beau !

Et moi, j'étais là, à la regarder, tout tremblant. De peur ? D'excitation ? Je n'en savais rien.

C'était un petit morceau de rocher rond comme une balle, à peu près de la taille d'une boule de pétanque. Un morceau de rocher venu de l'espace ! Combien de milliards et de milliards de kilomètres avait-il traversés avant d'atterrir ici, à mes pieds ?

Je me penchai sur la boule. L'air tout autour était chaud et dégageait une forte odeur un peu aigre. Peu à peu, le rougeoiement s'atténua.

Était-ce encore brûlant ? Est-ce que je pouvais la toucher ?

En l'observant attentivement, je remarquai que la surface de la boule n'était pas lisse, mais creusée de minuscules cratères.

Une météorite ! Non, je n'arrivais pas à y croire ! Il fallait absolument que je la ramasse !

Oui, mais si je me brûlais ?

Je m'emparai d'un bout de bois qui traînait sur le sol. En le tenant à deux mains, pour dominer mon tremblement, j'en appuyai l'extrémité sur la météorite.

Pas de grésillement, pas de fumée.

Je m'agenouillai devant la chose. Oserais-je y toucher ?

J'approchai un index prudent, plus près, plus près...

Et je donnai une petite poussée à la météorite.

Vivement, je retirai ma main, m'attendant à ressentir une brûlure.

Rien.

rapprochai à nouveau mon doigt. Je le posai quelques secondes sur la surface rugueuse.

C'était chaud, mais pas trop.

Je me remis à trembler, mais cette fois, c'était d'excitation. Je venais de toucher un rocher venu des profondeurs de l'espace ! Il fallait absolument que je le montre à papa et à maman !

J'essuyai mes mains moites sur mon jean et saisis la météorite.

Elle était plus lourde que je ne l'aurais cru. La serrant dans mes deux mains, je la soulevai doucement.

À cet instant, une petite voix aiguë ordonna :

- Hé ! Repose ça tout de suite !

Je sursautai et je lâchai la météorite, qui s'enfonça dans l'herbe avec un bruit sourd.

Un éclat de rire me fit tourner la tête.

- Alice ! C'est toi qui as dit ça ?

- Évidemment, c'est moi, qu'est-ce que tu imagines ? Elle s'avança dans la lumière du lampadaire.

- Qu'est-ce que tu fais là ? demandai-je peu aimablement.

- Je te regardais par la fenêtre, et je me demandais ce que tu fabriquais. Je t'ai fait peur ?

Je haussai les épaules :

- Tu m'as fait lâcher la...

- Pourquoi as-tu ramassé cette vieille balle ?

- Ce n'est pas une balle. C'est une météorite, comme celle dont ils parlent à la télé.

Elle éclata de rire :

- T'es bête !

- Mais c'est vrai ! C'est sûrement un morceau de la grosse météorite ! Tu aurais vu cette lumière !

C'était éblouissant !

- T'es bête ! T'es vraiment trop bête ! gloussa ma sœur.

- Écoute-moi deux minutes ! J'ai entendu un sifflement. C'est tombé à une telle vitesse ! J'ai cru que j'étais mort !

- Trop bête ! répéta Alice. Pourquoi tu racontes des histoires ? Ce n'est rien qu'une vieille balle !

- Je te dis que c'est vrai, hurlai-je. C'est tombé du ciel !

- D'accord, te fâche pas, le martien !

- Oh, ça va !

Alice se mit à danser autour de moi en scandant :

- Mar-tien ! Mar-tien ! Mar-tien !

À genoux près de la météorite, je lui lançai un regard soupçonneux :

- Tu n'as vraiment rien vu tomber du ciel ?

- Bien sûr que non ! On n'a jamais vu une balle en caoutchouc tomber du ciel !

- Ce n'est pas du caoutchouc, Alice. C'est un morceau de rocher. Un rocher venu de l'espace !

Elle fit semblant de bâiller :

- Tu m'ennuies avec tes histoires !

Alice est vraiment nulle. Papa et maman me croiraient, eux. Cette fois, j'avais quelque chose à leur montrer, quelque chose de réel !

Je ramassai avec précaution la météorite.

- Arrête ton cinéma ! cria ma sœur. Ce n'est pas lourd, ne fais pas semblant !

Je grognai :

- *C'est lourd !*

Et, ignorant ses rires moqueurs, je marchai à pas prudents vers la maison.

- Mar-tien ! Mar-tien ! Mar-tien ! chantonnait Alice derrière mon dos.

J'entrai chez nous et je courus dans le salon. Papa et maman étaient devant la télé. Je criai :

- Je l'ai ! Un morceau de la météorite ! Il est tombé derrière chez nous ! Je l'ai ramassé, regardez !

Ils me jetèrent un vague regard. Maman dit :

- Une boule de pétanque ?

- Mais non ! C'est tombé du ciel ! C'est une météorite, une vraie !

- Et moi, renchérit Alice, j'en ai vu deux ! Non, cinq ! Elles sont tombées de la Lune !

- Alice, on t'a déjà dit d'aller te coucher, la rabroua papa. Il est tard !

Quand papa parle sur ce ton, Alice obéit. Elle tourna les talons pour monter dans sa chambre.

Papa se leva et me posa la main sur l'épaule :

- Écoute, Jack, on comprend que tu sois troublé. Ces nouvelles à la télé ont quelque chose d'inquiétant. Mais n'aie pas peur, personne n'est en danger. J'insistai en levant vers lui le morceau de rocher :

- Mais *c'est* une météorite, Papa !

- Va te mettre en pyjama, dit maman d'une voix douce. Je viendrai te dire bonsoir quand tu seras au lit.

- Et pose cette boule, ordonna papa. Tu t'effrayes pour un rien.

Je gémis :

- Ce n'est pas une boule...

- Ça va aller, Jack, reprit maman. On a rendez-vous chez le Dr Bendix demain matin. Va dormir, maintenant.

J'ouvris la bouche pour protester, mais j'y renonçai. À quoi bon ? Ils ne me croyaient pas. Ils ne me croiraient jamais.

Je montai dans ma chambre. J'entendais Alice chanter dans la salle de bain :

« Mar-tien, Mar-tien ! Où t'en vas-tu ?

Je vais dans l'espace, avec mon chapeau pointu ! »

Alice a le chic pour inventer des chansons idiotes.

Elle dit n'importe quoi, du moment que ça rime.

Je claquai la porte de ma chambre. Je me répétais amèrement : « Ils sont trop bêtes, tous ! Un de ces jours,

ils seront bien obligés de me faire des excuses ! Ils seront bien obligés de reconnaître que j'avais raison ! »

Je déposai précautionneusement la météorite sur ma commode, la calant pour être sûr qu'elle ne roule pas. Puis je me mis en pyjama.

Au moment où je me glissais dans mon lit, j'entendis les voix.

Ténues, lointaines. Les voix !

Pourtant, je n'avais plus le cube, je l'avais rendu à M. Fleshman.

Mais j'entendais à nouveau les voix !

Alors, c'est qu'elles venaient... de l'intérieur de ma tête !

J'étais vraiment devenu fou !

Je plaquai mes mains sur mes oreilles, mais j'entendais toujours les voix, toutes proches.

Et je les comprenais.

Ils arrivaient. Les voix le disaient. Ils arrivaient.

Les voix montaient, s'affaiblissaient, entrecoupées de sifflements aigus. Je pressai un oreiller sur ma tête, sans réussir à les faire taire.

« Tu vas nous aider. » J'entendais ces mots, si nets, si impérieux. « Tiens-toi prêt, obéis aux ordres. »

— J'obéirai, répétai-je en écho.

Et presque aussitôt, je criai :

- NOOOOON !

Je devais me battre. Je ne devais pas les laisser me dominer comme ça.

Mais comment ?

Les voix m'encerclaient, m'emprisonnaient dans leur filet invisible.

« Tiens-toi prêt. Tu vas nous aider à nous implanter. À nous multiplier. Obéis aux ordres. »

Complètement épuisé, je murmurai :

- Oui, oui...

Mais je tentais encore de résister, j'essayais encore de rester moi, Jack Archer.

Jack Archer ne deviendrait pas un esclave. Jack Archer refuserait d'obéir. Il ne les aiderait pas !

Pour couvrir l'incantation obsédante, je répétais mon nom indéfiniment. Tant que j'aurais conscience d'être moi, elles ne me tiendraient pas en leur pouvoir.

Je m'assis sur mon lit, si tendu que chaque muscle me faisait mal.

« Je dois prévenir les gens, me dis-je. Il faut que tout le monde sache ce qui menace notre planète. »

Mais qui voudrait me croire ? Mes propres parents me prenaient pour un fou. Ils ne pensaient qu'à m'emmener chez le médecin !

Qui pourrait me croire ?

« Tiens-toi prêt... nous implanter... nous multiplier... obéis aux ordres... La victoire finale... la victoire... la victoire ! »

Soudain, une idée avait flashé dans ma tête. Je me souvins de ces appels radio que papa capte parfois en voiture. On y entend des gens échanger des informations sur les OVNI, les extraterrestres, des trucs comme ça.

J'allumai le petit poste sur ma table de nuit en prenant garde de ne pas mettre le son trop fort pour ne pas alerter mes parents. Je me mis à tourner furieu-

sement le bouton jusqu'à ce que je trouve la bonne station.

Un auditeur parlait d'un épisode de *Star Trek*. Puis l'animateur reprit l'antenne, rappelant le numéro de téléphone.

J'appelai tout de suite. La ligne était occupée. Je recommençai six fois. La septième fut la bonne.

— Au-delà des mondes ! annonça une voix de femme. Je vous écoute !

— Ils arrivent ! criai-je. Les... les *Autres* !

- Quel est ton nom ?

- Jack ! Jack Archer ! Il faut prévenir tout le monde ! Nous n'avons plus beaucoup de temps ! Ils vont envahir la Terre, ils sont tout proches !

- Quel âge as-tu, Jack ?

- Douze ans, mais quelle importance ? Écoutez-moi, je vous en prie ! Les voix me l'ont dit ! Elles me parlent, elles disent qu'ils arrivent !

Il y eut un temps de silence, puis la douce voix reprit :

- Jack, veux-tu être gentil ?

- Pardon ?

- Oui. Sois gentil, rappelle-moi dans une dizaine d'années, d'accord ?

- Mais... mais... mais...

J'entendis un cliquetis, puis la tonalité. Je raccrochai rageusement. Elle ne m'avait pas cru !

Alors qui me croirait ? Je pris un papier et un crayon et décidai de faire une liste des personnes susceptibles de me croire.

J'écrivis : 1) *mes parents*.

Je devais tenter le coup encore une fois.

2) *M. Liss*.

M. Liss est mon prof de sciences. J'aurais dû penser à lui plus tôt. Il est passionné d'astronomie.

3) *M. Fleshman*.

Il ne me croirait probablement pas. Mais il était une sorte de scientifique, lui aussi.

Qui d'autre ?

Personne ! Non, je ne voyais plus personne. Mais, curieusement, d'avoir fait cette liste m'avait un peu calmé.

J'éteignis ma lampe et me glissai dans mon lit. Sur la commode, la météorite luisait doucement.

Je décidai de le montrer à M. Liss. Il verrait bien qu'il se passait des choses étranges.

Epuisé, je finis par glisser dans un sommeil agité.

Il me sembla que quelques minutes seulement s'étaient écoulées quand maman vint me réveiller, le lendemain matin.

Je m'habillai rapidement et je descendis à la cuisine.

Papa et maman buvaient leur café. Je m'assis près d'eux et pris une grande inspiration. J'allais faire une dernière tentative. J'allais parler calmement, sérieusement. Peut-être m'écouteront-ils enfin.

- Comment te sens-tu, ce matin, Jack ? demanda maman.

- Bien, tout à fait bien. Mais je voudrais vous parler de quelque chose...

- Oui ? dit papa en se tournant vers moi.

- Eh bien..., commençai-je.

À cet instant, Alice entra dans la cuisine comme une bombe en criant :

- J'ai trouvé une météorite ! Regardez ! J'en ai trouvé une, moi aussi !

Je bondis de mon siège :

- Fais voir !

Je lui arrachai l'objet des mains, et je poussai un grognement dépité : une balle ! Ce n'était qu'une vieille balle en caoutchouc !

- Laisse-moi regarder, dit papa.

Il fit rouler la balle dans sa paume en faisant mine de l'examiner gravement.

Alice me tira la langue :

- La la la ! Moi aussi, j'en ai trouvé une !

Je m'étais promis de garder mon calme, mais je ne pus m'empêcher de hurler :

- La mienne est une *vraie* !

Et voilà, une fois de plus, ma sœur ruinait tous mes plans. Mes parents ne m'écouteraient plus maintenant. Avec un grognement de rage, je quittai la cuisine et filai dans ma chambre. J'attrapai mon car-table, pris la météorite sur la commode et quittai la maison comme une furie.

J'entendis mes parents m'appeler, mais je n'y prêtais pas attention. J'étais la seule personne, dans cette ville et peut-être même sur cette planète, à connaître la vérité. Des envahisseurs venus de l'espace menaçaient la Terre, et mes parents faisaient semblant de croire que la balle de mon idiot de sœur était une météorite !

Et moi, qui me croirait enfin ? Qui ?

M. Liss me croirait, lui ! Il était professeur de sciences, et les gens l'écouteront.

Je remontai la rue à grands pas, clignant des yeux sous le vif soleil matinal. Bientôt Margot et Léa me rejoignirent.

- Tiens, tu apportes une boule de terre ? dit Margot en désignant la météorite que je serrais dans la main. Tu veux encore la jeter contre la vitre ?

Je ne trouvais pas ça drôle. Je tentai de leur expliquer :

- Ce n'est pas une boule de terre. C'est tombé du ciel. Je pense que c'est une météorite.

- T'as entendu, Léa ? a raillé Margot. Jack est tombé du ciel !

- Ouais ! Et il est tombé sur la tête !

Elles gloussèrent ; et moi, au lieu de me taire, j'insistai bêtement :

- Je pense que des extraterrestres l'ont envoyé pour tester l'atmosphère, ou peut-être pour localiser un point d'atterrissage.

Cette fois, les filles cessèrent de rire.

- Arrête, le martien, dit Margot. Tu dis n'importe quoi.

J'en avais assez de leurs réflexions idiotes. Je criai :

- Je vous jure que c'est vrai !

Et je partis en courant.

En franchissant le portail du collège, je vis que des élèves me désignaient du doigt en riant. Je montai les marches quatre à quatre et je poussai la porte du laboratoire :

- Monsieur Liss ? J'ai quelque chose à vous montrer...
Il n'était pas là.

Je n'avais cours de sciences que deux heures plus tard. Je ne pouvais pas garder la météorite avec moi tout ce temps. Je la déposai donc sur une étagère, au fond de la pièce, et je rejoignis ma classe.

La matinée n'en finissait pas. Je n'écoutai pas un mot du cours de maths de Mme Hoff. L'œil rivé sur la pendule, je comptais les minutes, attendant impatiemment le moment où je pourrais enfin parler à M. Liss. Je me promettais de rester parfaitement calme, d'adopter un ton scientifique et détaché.

D'abord, je lui montrerais la météorite. Puis je lui parlerais des voix, je lui révélerais les ordres qu'elles me donnaient. Alors M. Liss m'aiderait à mettre au point le moyen d'alerter la population et de la préparer à résister aux envahisseurs.

La voix de Mme Hoff interrompit mes réflexions :

- Peux-tu résoudre cette équation, Jack ?

Je regardai autour de moi. Pourquoi me fixaient-ils tous en souriant ?

- Eh bien, Jack ? insista Mme Hoff.

De quoi parlait-elle ? Je n'en avais pas la moindre idée !

- Euh...

Devant mon air ahuri, toute la classe éclata de rire. La prof aussi.

- Désolée de t'avoir réveillé, Jack, dit-elle.

J'avais envie de répondre : « J'ai en tête des choses plus graves que ces équations débiles ! Bien plus graves... »

Au lieu de ça, je me tus, attendant qu'ils finissent de rire.

Dès que la cloche sonna, je bondis de ma place pour filer au labo.

Mais Mme Hoff m'intercepta au passage. Elle voulait s'assurer que j'avais bien noté les exercices à faire pour le lendemain.

Le temps que j'arrive, le laboratoire était plein. Les élèves, assis à leur place, ouvraient leurs cahiers. M. Liss était encore dans le couloir, parlant à un autre prof.

Enfin, j'allais pouvoir lui montrer la météorite !

Laissant tomber mon cartable, je courus vers l'étagère.

Je poussai un cri d'horreur.

La météorite avait disparu !

Où était-elle passée ? Pris de panique, je me mis à trembler.

Soudain, j'entendis un rire. Je me retournai et je vis Henri, assis dans la rangée près de la fenêtre. Avec un large sourire, il leva la main. Il tenait la météorite.

- Hé ! criai-je. Donne-moi ça !

- Viens la chercher, le martien !

Je me jetai sur lui, mais il l'avait déjà lancée à Derek. Je fonçai sur Derek, qui la renvoya à Henri.

Autour de nous, les autres riaient et applaudissaient. Je suppliai :

- Faites attention ! Ce n'est pas une balle !

Henri la lança à Margot, qui me le renvoya :

- Tiens, voilà ta soucoupe, le martien !

Je tendis le bras pour l'attraper, mais Derek l'avait déjà interceptée. Il la relança à Margot. Presque en larmes, je criai :

- Arrêtez ! Ne la faites pas tomber ! C'est une météorite, une vraie !

Mais ils ne m'entendaient pas. Toute la classe était debout, riant, applaudissant, scandant :

- Oh, le martien ! Pars dans ta soucoupe !
- Non ! Arrêtez !
- Ici ! Ici !
- Noooooon !

Margot lança la météorite à Henri. Je plongeai pour l'attraper.

Manquée !

Henri aussi l'avait manquée. Le précieux caillou venait de filer par la fenêtre ouverte.

Dans la classe, le vacarme était à son comble. Je courus à la fenêtre et me penchai pour voir où il était tombé.

Alors, j'entendis les voix. Elles m'ordonnaient :
« Saute, saute, saute ! »

Je grimpai sur le rebord de la fenêtre.

- Ne fais pas ça ! hurla Margot.

Je regardai en bas. Cinq étages. Trop haut pour sauter. Mais une force me poussait, et je me penchais, encore, encore...

« Saute, saute, saute ! »

J'entendis la voix railleuse de Derek :

- Attention ! Le martien va s'envoler !
 - Mais arrêtez-le, suppliait Margot. Arrêtez-le !
- « Saute, saute, saute ! »
- À VOS ORDRES !

- N O O O O O N ! hurla quelqu'un.

Je réalisai que c'était moi-même.

- Non ! Je ne sauterai pas ! Je n'obéirai pas !

Je descendis de la fenêtre, secouant la tête comme pour en chasser les appels. Je me retournai. Je vis une mer de visages qui me fixait.

Bousculant les élèves, je traversai le labo et fonçai dans le couloir. Je dévalai les marches quatre à quatre et je fis irruption dans la cour.

« Où est-elle ? » me demandai-je, examinant le sol d'un regard affolé.

Elle était tombée du cinquième étage. Elle s'était peut-être cassée ? Elle était peut-être réduite en poussière ?

Je la vis. Elle était posée sur une touffe d'herbe, intacte. Je la pris délicatement entre mes mains.

Là-haut, penchée aux fenêtres du labo, toute la classe scandait en chœur :

- Le martien ! Le martien ! Le martien !

Je levai la tête et je vis M. Liss qui me fixait d'un air incrédule.

« Et voilà, pensai-je. Maintenant, il me prend pour un fou. Lui non plus ne me croira pas. »

Un sanglot me secoua. Serrant la météorite contre moi, je m'enfuis du collège. Je remontai la rue en courant.

Les hurlements de mes camarades me poursuivaient, et les appels de M. Liss, m'ordonnant sans doute de revenir.

Mais je ne voulais pas revenir. Je voulais échapper à leur moqueries, à leurs rires.

Je courus sans m'arrêter jusqu'à chez moi. Il n'y avait personne à la maison, à cette heure. Hors d'haleine, je grimpai dans ma chambre, je posai la météorite sur mon bureau et me jetai sur mon lit.

La tête sur l'oreiller, la bouche grande ouverte, je luttais pour reprendre mon souffle, pour retrouver mon calme.

Les voix retentirent dans ma tête : « Tiens-toi prêt. Tu dois obéir aux ordres. Nous arrivons. Nous rapporterons la victoire. »

Je bondis sur mes pieds. Je claquai des talons et criai :

- À vos ordres ! Je suis prêt !

Je me tenais au garde-à-vous au milieu de ma chambre, les yeux fixés sur la météorite. Ma voix résonnait dans la maison vide :

- À vos ordres ! Je suis prêt !

Ainsi, l'arrivée des envahisseurs était imminente. Quels étaient leurs plans ? Ils parlaient d'implantation, de victoire. Venaient-ils nous faire la guerre ? Avaient-ils l'intention de nous détruire ?

Je tendais l'oreille, essayant d'en saisir davantage. Mais les voix se perdaient maintenant dans un murmure confus, et je ne comprenais plus rien.

Par moments, j'étais totalement en leur pouvoir. Ensuite, je redevais moi-même et retrouvais la liberté de penser. Profitant d'un de ces instants, je pris sur ma table de nuit la liste des personnes qui pouvaient m'aider. Je la relis.

M. Fleshman ! Bien sûr ! Le dernier nom sur ma liste !

À nouveau, je me sentis submergé par les voix. Elles

m'ensorcelaient, m'hypnotisaient. Puis elles s'éloignèrent.

Alors, forçant mes jambes à avancer, je quittai ma chambre. Je sortis dans le jardin.

Le ciel s'était couvert, l'air était lourd et humide.

Je me glissai par le trou de la clôture et remontai l'allée vers la maison de M. Fleshman. Je me répétais : « Il est ma dernière chance. Il FAUT qu'il me croie ! »

J'arrivais devant son porche quand j'entendis sa voix. Par la vitre de sa cuisine, je le voyais marcher de long en large. Il parlait au téléphone.

Je m'apprêtais à l'appeler, mais, entendant ce qu'il disait, je m'arrêtai net.

- Oui, disait-il. Je suis prêt.

Prêt ?

Je me collai contre le mur pour mieux écouter.

- Je sais, je sais, reprit-il. J'avais perdu le communicateur quelque temps. Le gamin d'à côté l'avait emporté. Non. Non, il n'a pas su ce que c'était.

Ainsi, ce n'était pas un bip ! M. Fleshman m'avait menti !

Le cœur battant, je tendis l'oreille, tâchant de saisir chaque parole.

- Oui, Général. J'ai retrouvé le communicateur à temps. Je les entends clairement maintenant. L'invasion a commencé.

Saisi, je relevai la tête. Il continuait à arpenter la cuisine, le téléphone collé à l'oreille.

Soudain, il se retourna. Ses étranges yeux gris me regardèrent l'espace d'une seconde.

Déjà je m'étais laissé tomber sur le sol. M'avait-il vu ?

Non. Il poursuivait sa conversation :

- Pas de problème, Général. J'ai les choses en main. Ils n'ont pas une chance. Nous les détruirons tous. À vos ordres, Général ! Vous pouvez compter sur moi.

Il m'avait menti !

Tout était clair, maintenant. M. Fleshman ne travaillait pas pour le cinéma. Ces faux monstres, ces fantômes, c'était du bidon. Il m'avait bien eu !

Mais, maintenant, j'avais découvert la vérité. M. Fleshman travaillait pour le gouvernement. Il était probablement un agent du FBI spécialisé dans la lutte contre les extraterrestres. C'était ça, son vrai boulot. Je venais de l'entendre dire qu'il était prêt, qu'il les détruirait.

Je m'éloignai sur la pointe des pieds, repassai de l'autre côté de la clôture. Je n'avais plus qu'à courir jusqu'à ma chambre, prendre la météorite et l'apporter à M. Fleshman.

Il était au courant de tout, il avait entendu les voix. Lui aussi, il connaissait la menace des envahisseurs. Il saurait me dire si cette météorite venait bien d'eux. J'avais un point de côté quand je poussai la porte de la maison. Je grimpai les escaliers en courant.

Soudain, je repensai aux voix. Je ne les avais pas entendues, dehors.

Bizarre !

J'essuyai la sueur qui coulait sur mon front, je poussai la porte de ma chambre et... je m'arrêtai net.

La météorite, sur mon bureau... Elle bougeait !

Je m'approchai lentement. De la boule de rocher tombée de l'espace émanait une lueur verdâtre qui devenait de plus en plus brillante. On aurait dit un petit soleil vert.

La lumière était éblouissante maintenant, au point que je dus me protéger les yeux. Et elle répandait une chaleur semblable à celle d'un rayon de soleil. Toute ma chambre étincelait.

La météorite bougea de nouveau. Elle frémissait, elle tremblait.

J'entendis un craquement, comme si l'on brisait une coquille de noix. Le sommet de la boule se fendit. Un gémissement terrifié s'échappa de ma gorge. Je fis un pas en arrière, chancelant, à demi aveuglé par l'intense lumière.

Une sorte de brindille verte sortit par l'ouverture, suivie d'une autre.

Non, ce n'était pas des brindilles. C'était... c'était comme des pattes.

Quelque chose de vivant était en train d'apparaître !

Haletant, les jambes molles, je regardais, fasciné. Malgré ma peur, je fis un pas en avant, puis un autre. Il fallait que je voie ça ! Que je voie de plus près cette incroyable créature !

Une petite tête émergea, verte et humide, un peu comme une tête de lézard. Les deux pattes de devant s'étirèrent, la tête se redressa, semblant aspirer l'air pour la première fois.

Puis un corps mince apparut, un corps d'insecte.

- Ooooooh, fis-je en cachant à demi mon visage dans mes mains.

Tirant sur ses pattes de devant, l'étrange créature s'extirpa de sa boule de roc et sauta sur mon bureau. Elle était verte, humide et luisante, à peine plus grosse qu'une sauterelle. Ses deux yeux ovales, d'un noir profond, semblaient observer le plafond. Les pattes tapotaient mon bureau avec un petit bruit sec. Soudain, elles se mirent à s'allonger. La tête grossit,

le mince corps s'épaissit. La créature avait la taille d'un lézard.

Je lâchai dans un souffle :

- Je... je n'arrive pas à y croire !

Elle grossissait, grossissait,
GROSSISSAIT !

Elle sauta à terre avec un « flop » sourd.

Elle avait laissé sur mon bureau une trace verdâtre semblable à la traînée de bave de limace.

Alors, à nouveau, j'entendis les voix. De plus en plus près, de plus en plus fortes. Je compris qu'elles venaient de la météorite.

Donc, je n'étais pas fou ! Les voix n'étaient pas dans ma tête !

La créature grossissait toujours. Elle arrivait déjà à la hauteur de mon bureau. Elle se tenait debout sur ses pattes arrière. À l'extrémité de ses pattes de devant, des espèces de mains se formèrent, repliées d'abord comme un poing. Elles s'ouvrirent lentement, laissant apparaître chacune trois doigts.

La tête aussi changeait : un large front carré se forma ; sous les yeux ovales se creusèrent deux narines et une mince bouche sans lèvres.

Squish... Squish...

La créature fit deux pas vers moi, laissant derrière elle des traces vertes et gluantes.

Elle grandit, grandit... jusqu'à ce que je voie mon propre reflet dans ses yeux !

Une créature de l'espace ! Elle me regardait !

Je restai là, immobile, paralysé de terreur. La créa-

ture tendit ses longs bras vers moi, elle ouvrit ses mains à trois doigts. Elle continua de grandir, verte et luisante comme une pelouse après la pluie. Elle me dominait maintenant de toute sa hauteur. Et, lentement, lentement, elle s'approcha...

Retrouve la suite de cette histoire
dans L'invasion des extraterrestres, II
à paraître en décembre 1999.

Chair de poule®

L'INVASION DES EXTRATERRESTRES

I

ILS ARRIVENT !

Jack est tellement passionné
par les OVNI et les extraterrestres
que ses copains l'ont surnommé le Martien.

Et quand une sorte de météorite
apparaît dans le ciel de Los Angeles, il est ravi.
Bientôt, un morceau de rocher tombe
dans son jardin, et il en sort une minuscule
créature verte qui grossit, grossit...

À PARTIR DE 9 ANS



TEXTE INTÉGRAL / CODE PRIX : BP 7